

Y A DU

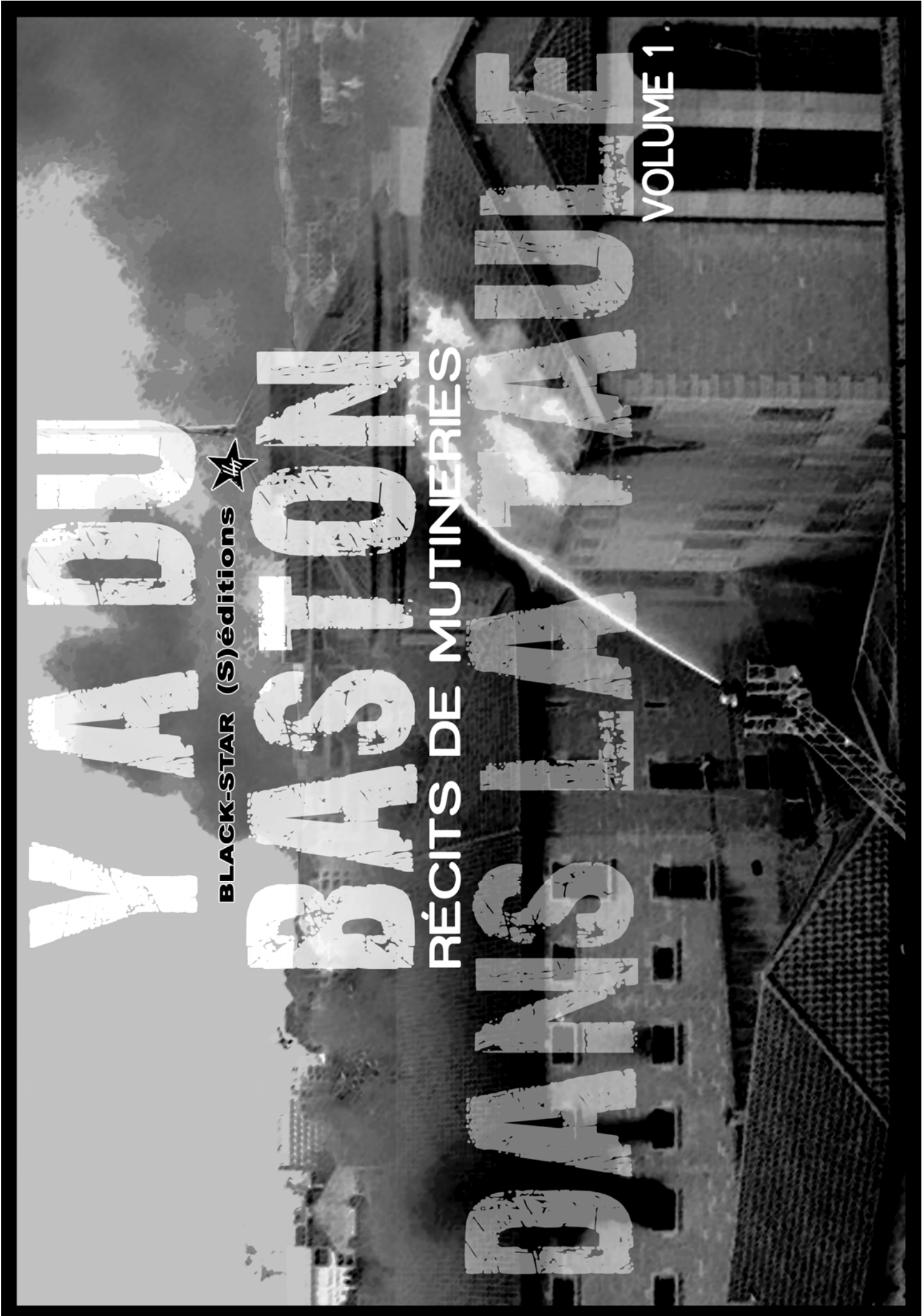
BLACK-STAR (S)éditions



BASTONNALE

RÉCITS DE MUTINERIES

VOLUME 1.



Black-star (s)éditions tient à remercier chaleureusement toutes les personnes (et elles sont nombreuses) qui se sont tapées l'ingrat et fastidieux boulot de relecture, à relever d'innombrables fautes d'orthographe et typographiques (nous on ne les voyait même plus !), et pour leurs judicieux conseils afin d'éclaircir de nombreux points obscurs de cette brochure (donc de notre esprit ?). Mais malgré ce travail, quelques erreurs doivent certainement subsister... Ce ne sera pas **faute** d'avoir essayé !

Sans vous, on n'en aurait jamais vu le bout.

Encore merci.

Y *a du baston dans la taule* est une brochure en trois volumes :
Le premier est constitué de récits, le second et le troisième présentent une chronologie partielle des mutineries dans les lieux de détention français des années 1820 à nos jours.

Les luttes anticarcérales sont aussi vieilles que l'idée d'enfermement elle-même. Qu'elles se passent à l'intérieur ou à l'extérieur des prisons, qu'elles soient collectives ou individuelles, clandestines ou légales, elles s'expriment différemment selon les possibilités, les énergies, les rapports de force, mais aussi suivant la situation, la prise de conscience et l'analyse de chacun-e.

En prison, la révolte peut, entre autres, prendre les aspects suivants : automutilation, grève de la faim, refus des plateaux repas, raffut, occupation des cours de promenades, prise d'otage, agression du personnel, destruction du matériel, évasion... Pour nous, la plupart de ces formes d'action font partie des mutineries carcérales car se mutiner, c'est « refuser collectivement et ouvertement de se soumettre aux ordres de l'autorité (militaire, policière, ...) à laquelle on est assujéti » (Larousse). C'est cette (large) définition qui a guidé ce projet, et non l'application d'une quelconque hiérarchie dans les types de lutte.

On trouvera, d'abord, la republication de témoignages ¹, dont ceux tirés du livre *Y a du baston dans la taule* ², aujourd'hui épuisé, puis une chronologie faisant écho à ces paroles ³, et donnant une brève vision d'ensemble des révoltes des prisonniers contre leurs lieux d'enfermement.

Notre but n'est pas de faire dans le sensationnel mais de mettre en avant ces instants forts et collectifs entre détenu-e-s. Cela est d'autant plus important que la prison, par son fonctionnement, isole et sépare de manière accrue les individu-e-s. Non pas que dans ces instants ils / elles soient tou-te-s des potes ⁴, mais bien uni-e-s pour créer des brèches et des instants de liberté face à la logique d'enfermement mortifère qu'est la prison. De plus, la mutinerie met en lumière de façon radicale les rapports de force existants, et délimite ainsi clairement autant les termes du conflit que ses protagonistes : les détenu-e-s en tant que force collective contre le pouvoir et ses sbires. Cela est d'autant plus frappant lorsque les mouvements se font à l'échelle nationale avec des revendications communes. Il est bon de rappeler qu'en prison, encore plus

¹ Les notes de bas de page, sauf indication contraire, sont de nous.

² Editions L'Insomniaque, décembre 2000. Les témoignages du recueil correspondent aux trois derniers de la série.

³ Attention, celles-ci ne sont représentatives que d'un lieu particulier, à un moment et dans un contexte donné. Toute mutinerie a sa propre histoire ! De plus, il faut garder à l'esprit que ces récits sont et restent le point de vue de la personne qui l'écrit.

⁴ Comme peut en témoigner le récit de la mutinerie de Saint-Maur dans la brochure *Y a du baston dans la taule*, volume 1.

qu'ailleurs, il n'y a pas d'acquis. Tout ce qui est gagné par les luttes peut disparaître du jour au lendemain.

Il y a, depuis vingt ans, une baisse significative du nombre de luttes collectives. Le chacun pour soi tend de plus en plus à remplacer la force du nombre, et l'individualisme et le consumérisme parviennent souvent à balayer certains idéaux politiques forts. De plus, l'évolution du comportement de la population pénale qui se soumet à l'autorité et le renforcement des systèmes de sécurité et d'isolement développés par l'Administration Pénitentiaire (AP), font que les mouvements sont de plus en plus difficiles à organiser. Espérons que cette tendance ne soit que passagère et qu'il y ait dès lors un renouveau des luttes.

Enfin il nous semble important de faire circuler la mémoire de ces années, assez peu connue, de combat carcéral.

Contre toutes les prisons !

[NB : Il va sans dire que les membres de Black-star (s)éditions ne partagent pas les propos machistes et sexistes que l'on trouve dans certains récits...]

Black-star (s)éditions, Grignoble / (St)-é, octobre 2010



**Pour tous commentaires, infos, critiques,
remarques, insultes, etc. :
black-star@no-log.org**

Anti-copyright, photocoPillage, diffuse !

YA DU BASTON DANS LA TAULE

Récits
de mutins et d'une mutine



En couverture :

Mutinerie à la maison d'arrêt de Dijon, 07 avril 1996

Quatrième de couverture :

Mutinerie à la maison d'arrêt Charles-III de Nancy, 15 janvier 1972

I

C'était le premier mai, et il faisait beau.

Récit d'une mutinerie à Fleury-Mérogis, le 1^{er} mai 1971.

Texte paru dans la brochure du Groupe d'information sur les prisons :

Le GIP enquête dans une prison modèle : FLEURY-MEROGIS ⁵

Quand il fait très beau et qu'on est en promenade, on n'a pas envie de remonter. Alors, ce jour-là, on est restés. Ça s'est fait très spontanément. Je n'étais même pas au courant, j'étais en train de discuter avec un camarade qui était à sa fenêtre. Et puis, tout d'un coup, le maton a dit de remonter. Alors il y a quelques types qui ont dit : « On ne remonte pas ». Les autres types qui n'étaient pas au courant, se sont mis autour d'eux et ont discuté et tout le monde s'est trouvé d'accord pour ne pas remonter, parce que c'était marrant et puis c'était une manière de manifester un peu de liberté que de refuser un ordre. C'est le C3 qui a fait ça, les isolés 23h sur 24.

Là-dessus, ont commencé les parlementations. Toute la hiérarchie a défilé. Le petit maton est allé chercher son supérieur hiérarchique : « Qu'est-ce que vous voulez, les gars ? » On ne voulait rien, on voulait rester là. Enfin, tout le monde s'est trouvé d'accord pour dire : « On veut deux heures de promenade. » Mais en fait, c'était un truc inventé sur l'heure, le prétexte pour les faire patienter. Alors évidemment la réponse, ça a été : « C'est pas de ma compétence, remonte en cellule, on en discutera... » Tout le monde a refusé obstinément de remonter en cellule. Enfin, il y a des types qui se sont laissés intimider, qui sont remontés. C'était le but qu'ils recherchaient en discutant avec nous.

Au départ, c'était pas du tout offensif

C'était : « On reste là, on est bien. » Il y avait une unité là-dessus, mais elle était assez limitée. Aussi il y avait des types qui se laissaient intimider ; ils disaient « ça ne mène à rien » et ils remontaient en cellule. Ça a duré comme ça une heure et demie. A ce moment on est restés 20, sur les 50 ou 60 qu'on était au départ. On restait là, on attendait, mais on commençait à prévoir la tournure qu'allaient prendre les événements. Les types qui étaient restés là savaient très bien que s'ils remontaient maintenant en cellule, n'importe comment, ce serait le mitard⁶ immédiatement, à la rigueur le passage à tabac. Tout d'un coup, on a vu

⁵ Editions Champ Libre, 1971.

⁶ Quartier disciplinaire. « Les cachots du mitard sont conçus pour détruire la personne, pour l'isoler du reste du monde. On y envoie le détenu avec un but clair, celui de lui faire perdre sa

apparaître au fond de la cour 4 ou 5 matons qui planquaient des matraques sous leur veste. Alors, comme on était les mains nues, ça a provoqué un réflexe d'autodéfense. On s'est tous précipités sur des escaliers en bois qui servent pour la gymnastique. Ils ont volé en morceaux. Ca faisait des gourdins longs d'un mètre, renforcés aux extrémités, des trucs à tuer un bœuf du premier coup. Et à ce moment-là, on s'est réfugiés dans une position dominante, sur un petit surplomb, à deux mètres au dessus de la cour et on a attendu.

A l'intérieur tous les types à leurs fenêtres nous encourageaient

Les matons leur disaient sans arrêt : « Taisez-vous. » Ils étaient complètement fous. Comme on commençait à avoir faim, les types des cellules nous filaient à bouffer par les fenêtres. Une atmosphère très sympathique, quoi... Il y a même eu un épisode assez extraordinaire : il y a un type qui s'était laissé convaincre de remonter et puis il ne voyait rien de sa cellule, mais il entendait les cris et se demandait comment la situation évoluait. Alors il a fait un truc que personne n'a jamais réussi à faire à Fleury : il a cassé le carreau de sa cellule – ce qui est quasiment impossible – et il a descendu les trois étages, pour nous rejoindre, sous les encouragements de toute la prison. Les matons l'ont coursé dans toute la taule. C'était assez dément. Pour finir, il s'est fait coincer, évidemment. C'était un type assez extraordinaire.

Ils ont recommencé à parler. Le directeur en personne est monté parmi nous : « Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? » L'éducateur-chef est monté aussi et tous les deux se complétaient parfaitement. L'éducateur disait : « Faites-moi confiance ; vous me connaissez ; je suis votre éducateur, patati, patata... » Il avait promis qu'on ne prendrait pas de coups. En fait, on en a pris. En même temps, ils en profitaient pour repérer les « meneurs ». En fait il n'y en avait pas. Il y avait simplement des types qui parlaient plus que d'autres, parce qu'ils étaient plus ou moins inconscients ou simplement parce qu'ils s'en foutaient, parce que quand on va prendre vingt ans de taule, on s'en fout des petits détails comme ça.

De toute façon, il n'y avait plus rien d'autre à faire que de rester. Bien sûr, ça aurait pu se terminer en sanctions disciplinaires. Mais les gars disaient : « Ça vaut pas le coup de se faire enculer, si on remonte, on baisse notre froc, et puis on est des cons, alors on reste là. »

force. [...] Un lit, si on peut le nommer ainsi, de béton, une table et un WC turc. Des cachots sans fenêtres, avec des barreaux et des filets métalliques qui limitent l'intensité de l'éclairage artificiel. La nuit, par contre, on éteint rarement la lumière. Des cellules sales et puantes. [...] L'hiver, le froid est glacial. L'été par contre, la chaleur à supporter est étouffante. Le détenu reste 23 heures enfermé dans le cachot. Une heure de "promenade" dans une cour de 8x2 mètres à tour de rôle. Cette cour est de plus couverte d'une maille métallique.» (<http://prison.eu.org/article249.html>).

Quand ils ont vu que ça ne marchait pas, ils ont tenté une première charge. Ils ont installé une échelle et ils sont montés par les deux extrémités. On les a repoussés très facilement. L'échelle s'est cassée la gueule. Il y a un type qui était là pour meurtre qui s'est précipité au-devant d'eux. Il a frappé un grand coup. Ça a donné un maton de blessé. Ils se sont retirés. Ensuite, ils ont tenté une seconde charge, mais beaucoup moins résolus... Dès qu'on s'est montrés un peu agressifs, ils ont reflué à toute vitesse.

Après ces deux charges des matons, les gendarmes sont arrivés avec des grenades lacrymogènes. Ils ont fait trois sommations. Les types des cellules nous ont tendu des mouchoirs mouillés qu'on s'est mis autour de la figure. Ils ont grenadé une première fois. Tout le monde s'est mis à tousser mais on est resté. Ils ont grenadé une deuxième fois. Ça devenait irrespirable.

Là, on a manqué d'unité. On est descendus par petits groupes. Moi, je suis descendu du toit et je me suis rendu aux gendarmes. Ils m'ont conduit dans le hall du bâtiment mais, comme il y avait des types à aller rechercher, ils ne m'ont pas accompagné jusqu'au panier à salade qui devait nous emmener au mitard. Ils m'ont poussé dans les bras des matons.

Le directeur a dit quelque chose comme: « allez-y cognez! »

J'ai pris un coup de matraque derrière les oreilles. Je me suis retrouvé par terre. J'ai pris des coups de pieds et j'ai été traîné sur une dizaine de mètres par les cheveux. D'autres mecs avaient la lèvre fendue d'un coup de pied, des trucs assez incroyables. Tandis que les autres types qui sont descendus après ont été protégés par les gendarmes. Ils se sont mis autour d'eux et ils ont dit aux matons, d'un petit air protecteur : « Si vous voulez cogner, c'est pas maintenant, c'était tout à l'heure. »

Ensuite, on ne savait pas très bien ce qu'il allait advenir de nous. On nous a emmenés au mitard, chacun entre deux matons qui proféraient des menaces. Quand ils m'ont poussé dans la cellule, ils ont voulu entrer avec moi. Heureusement, il y a un gradé qui s'est interposé, qui les a empêchés. Sinon c'était bien parti. On s'attendait à ce qu'ils fassent la tournée, mais on a dû les en empêcher.

Au bout de deux jours, on est repassé au prétoire et ils ont distribué les peines : 15 jours à un mois de mitard pour ceux qui avaient participé à l'émeute, mais aussi pour d'autres qui nous avaient seulement encouragés de la voix depuis leurs fenêtres. Un camarade a fait un mois de mitard pour ça.

Au mitard, au début, on était au régime normal, c'est-à-dire manger tous les deux jours et pas de lectures. Au bout de deux jours, il y eut une tentative de suicide. Moi, j'ai piqué une crise de nerfs. C'était pas tenable de rester comme

ça à regarder le mur. Alors, ils ont dû adoucir le régime. On mangeait tous les jours et on avait de la lecture à volonté. On me donnait du valium 5. Avec ça j'étais vachement calme... C'est la complicité des médecins dans le système. Le type qui avait essayé de se suicider, il est resté enchaîné au mitard pendant un mois... après il ne marchait plus droit...

Après ça, ils ont mis à l'isolement complet tous les maoïstes qu'il y avait dans la prison, sauf deux, et ils ont accru la répression dans toute la prison. On a vu des types prendre une semaine de mitard pour avoir parlé à leur fenêtre.

Au point de vue pénal, il y eut une quinzaine d'inculpations. Ça a donné des peines s'échelonnant entre deux mois avec sursis à six mois fermes. L'inculpation, c'était : dégradation de monument d'utilité publique...

Tout ça s'est passé dans la cour de promenade de la tripale. Mais on a su ensuite que tous les gars des autres ailes nous soutenaient, et pourtant, ils ne nous voyaient pas de leur fenêtre. Tous, ils se sont mis à crier, à jeter par la fenêtre toutes les choses de leur cellule, même la nourriture qu'ils cantinaient, les livres, tout. Des matelas y sont passés aussi, et des gars ont même mis le feu à des matelas déjà tombés en visant dessus depuis leur cellule avec des objets enflammés. Comme en plus il continuait à pleuvoir plein de saletés des fenêtres, les matons, en bas, tous affolés, ne pouvaient même pas s'approcher pour les éteindre. Ça a duré toute la soirée, et c'est là qu'un mec à réussi à casser sa fenêtre, et à faire l'acrobate devant tout le monde pendant une demi-heure.

L'explication de la révolte ?

Elle est évidente : une prison, fût-elle modèle, ça ne peut qu'engendrer la révolte.

La cause directe, je l'ai dit, c'est que c'était le premier mai, qu'il faisait vraiment très beau et qu'on n'avait pas envie de se retrouver tout seul à s'emmerder dans une cellule.

La cause profonde ? La prison, c'est la répression concentrée. Dans la société, la répression est masquée par l'information, par l'idéologie et tout. Dans les prisons, ce n'est pas possible. Elle est la même dans une prison relativement confortable et qui, à l'époque, n'avait pas un système de répression féroce, du moins pas directement. On ne peut que se révolter, même gratuitement, parce que c'est gratuit de A jusqu'à Z. On savait que ça allait se terminer là. On attendait même les CRS.

Il faut dire que la répression, elle était particulièrement sensible pour les types de cet étage. Ceux qui étaient là, c'était ceux qu'on considérait comme des « asociaux ». Beaucoup étaient là parce qu'ils ne pouvaient pas s'adapter au travail dans les ateliers. Ces types-là, ou bien ils travaillent en cellule, ou bien ils ne font rien. Quand on travaille, qu'on va en atelier ou en classe, on peut avoir une toute petite illusion de la vie normale : métro-boulot-dodo. Là, c'était

travail-bouffe-radio, promenade-sport. Comme ça, on peut attendre que ça se passe. Mais là, tout seul toute la journée, à ne rien faire, c'était pas supportable. Cette révolte, elle a eu le grand défaut – c'était à la fois une qualité et un défaut – d'être spontanée. Elle n'a pas dépassé cette spontanéité. C'est dommage, mais enfin, il y en aura certainement d'autres.

Ce n'était pas un mouvement revendicatif

Ce n'était pas pour réclamer un régime plus doux ou quoi que ce soit, ça s'attaquait au système.

Ce n'était pas exprimé clairement, mais c'était relativement conscient : ça se sentait à certaines réflexions. Il y avait d'ailleurs, chez les jeunes que je côtoyais, une assez grande compréhension des rapports qu'il pouvait y avoir entre leur statut de jeunes voyous, de jeunes truands, jeunes voleurs, et la société, entre la répression sociale et leur révolte. Ils l'exprimaient en disant qu'ils n'avaient pas envie de bosser et que voler, c'était plus facile que bosser.

La preuve, c'est que s'ils n'avaient pas compris ça, ils auraient revendiqué quelque chose. Ils ne revendiquaient rien. C'était pas : « Nous voulons la télé et puis des livres de tous les jours. » Il n'en a jamais été question, ce n'est venu à l'idée de personne. Non c'était des desperados ; par ce mouvement, on exerçait notre droit à la liberté même à l'intérieur de la prison.

II

Mutinerie de la centrale d'Ensisheim (06 avril 1988).

Djellali Mihoubi dit KYOU⁷

Nous foncions vers la cour des sports, ouvrant les grilles devant nous. Les détenus nous regardaient faire, sans intervenir. Au fond sous le porche qui abritait l'escalier, une dizaine de matons alertés entourait le directeur. Sans ralentir, nous courions droit sur eux. Un maton un peu avancé fut cueilli aux jambes par le balayage de Gégé, shooté en plein vol par Baptiste qui suivait et je lui arrachai ses clefs en passant. Nous ne nous étions même pas arrêtés. Ses collègues paniquèrent et ce fut la débandade avant que nous les atteignons. Un coup d'extincteur finit de les affoler et ils s'enfuirent derrière le directeur qui courait sans se retourner.

Je déverrouillai les portes donnant sur la détention avec Baptiste sur les talons prêt à intervenir. A chaque ouverture, je m'attendais à me trouver face à une résistance, mais le passage était abandonné par la matonnerie qui fuyait devant nous.

Quand nous atteignîmes la détention, les derniers matons s'échappèrent par l'autre porte. A nous cinq nous avons fait fuir une trentaine de matons et la taule était à nous.

- C'est la révolution ! Annonçai-je aux détenus en ouvrant les cellules une à une.

Un peu surpris, les gars sortaient timidement des cellules, cherchant dans les coursives la réaction des surveillants. Mais il n'y avait plus personne pour nous retenir. Je compris leur hésitation.

- Attendez, je vais vous expliquer ce que c'est que la révolution !

J'allai m'emparer d'une télé dans une cellule et la balançai dans le vide des coursives. L'appareil s'abîma au sol dans un grand bruit. Quelques secondes de silence suivirent, puis les gars comprirent qu'il n'y avait plus de surveillance. La révolte explosa comme un coup de tonnerre dans un ciel calme. Les gars se jetèrent sur les télévisions et les balancèrent dans le vide, le kiosque des matons dans le bâtiment vola en éclat, une veste d'uniforme oubliée fut lacérée. L'effervescence s'étendit comme une traînée de poudre. Tous voulaient que nous ouvrions les portes et les gars s'éparpillaient pour investir la taule. Ce n'était pas une révolte, c'était un coup d'Etat. Nous avons pris le pouvoir en faisant tomber l'autorité, puis nous l'avons abandonné à la foule en colère.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Gégé quand tous les détenus furent libérés.

- On va destroy la taule ! proposai-je.

⁷ Pour un témoignage complet de cette mutinerie : *A ceux qui se croient libres*. Thierry Chatbi, 1955-2006. Nadia Menenger, *L'Insomniaque*, 2009.

III

Mutinerie de la centrale de Saint-Maur⁸.

(12-13 novembre 1987)

Centrale de Saint-Maur, 1987 : deux murs séparés d'une centaine de mètres, des miradors partout, des grilles plein les couloirs : le poids de la justice mesuré en ferraille et en béton, qui vous écrase l'espoir – l'espoir indispensable, comme un rêve de liberté : évasion ou libération. Pour l'évasion, dur dur... Et ces derniers temps, la libération devenait un sujet de plaisanterie. Remises de peine, libertés conditionnelles, ces mirages qui vous aident à continuer le chemin s'effaçaient, s'effaçaient... On a pris perpète, vingt ans, quinze ans, mais on n'y croit pas. On s'accroche au moindre mensonge, pour ne pas mourir. Il nous faut une chimère en laquelle espérer. Les chefs fonctionnaires raisonnaient autrement : ils nous autorisaient un semblant de confort, télé, sport et bronzage, des prisons douillettes, où l'on nous garderait le plus longtemps possible. Pas question de liberté. À défaut de peine de mort, on s'arrangerait pour nous laisser crever en taule. Ils s'imaginaient que des conditions de vie « agréables » nous permettraient d'accepter. Ça nous rendait nerveux. Même les détenus modèles ronchonnaient sévère. La révolte rôdait, rouge et fumante. La direction s'en tapait, le ministère itou.

Depuis une semaine, des symptômes apparaissaient, précurseurs d'agitation. D'abord un mécontent perché vingt-quatre heures sur la façade du bâtiment A. Flics et pompiers pour le déloger. Deux jours plus tard, tentative d'évasion au bâtiment C : un scieur de barreaux. Ensuite la benne à ordures de 14h17... Ce jour-là, j'essayais de faire une sieste, dérangé par le bruit d'un camion qui manœuvrait :

- Par tous les gonflos ! Il va me laisser dormir, ce con ?

Jetant un œil par la fenêtre, je vis la benne à ordures, celle qui avalait quotidiennement les poubelles de l'établissement.

Trois taulards venaient d'éjecter le chauffeur, de prendre sa place. Ils foncèrent en marche arrière sur une grande porte métallique, qui donnait entre les deux murs, l'envoyant valser à dix mètres. Le camion fila vers la sortie. On entendit le fracas de la porte d'entrée défoncée à son tour, accompagné d'une fusillade. Avaient-ils réussi ? À 15 heures, la radio locale annonça trois évadés. Les cellules criaient de joie. Le mythe de la super prison venait de disparaître, emporté dans la benne avec les ordures.

A Saint-Maur, il y a trois bâtiments : A, B, C ; trois étages par bâtiment, chaque étage divisé en deux « unités », comprenant vingt-cinq à trente cellules, un type par cellule. Je résidais au troisième étage du C, unité C-3I, « l'étage des

⁸ Pour un autre témoignage de cette mutinerie : Daniel Koehl, *Révolte à perpétuité*, La Découverte, 2002.

Corses » ; il comprenait en effet un bon tiers de Corses, dont deux ou trois membres du FLNC⁹. On avait aussi un Palestinien pro-iranien. Ça donnait un genre d'ambiance politisée.

Jeudi 12 novembre 1987, midi, cour de promenade : un taulard, roi des singes, est monté dans un arbre et refuse de regagner sa cage, va savoir pourquoi. Les shérifs bleus tournent autour du tronc. Les têtes aux fenêtres sont éclatées de rire.

Un tronçonneur fou accourt, grand castrateur de phallus feuillus :

- Vous descendez ?

- Non !

Vroum ! Vroum ! La sciure vole, l'arbre pleure. Les fenêtres vouent le bûcheron à la sodomie perpétuelle. L'arbre s'écroule : son locataire saute *in extremis* ; aussitôt chopé, rudoyé, il résiste :

- Enfoirés ! Lâchez-moi !

Les geôliers le traînent dans le bâtiment, sous les hurlements du public. Par les mânes de Mesrine¹⁰ ! Quelle arrogance... On monte dans un arbre, ils le coupent... Si quelqu'un grimpe sur le toit, plastiqueront-ils le bâtiment, occupants compris ? Jusqu'où fermerons-nous nos gueules ?

Même jour, 15 heures, « quartier socioculturel » – endroit où se trouvent « les activités » : salle de classe, d'informatique, la bibliothèque, etc. À côté : la salle de culturisme. Du monde, beaucoup plus qu'à l'accoutumée. Ça discute à voix basse, l'œil furieux. Des regards assassins suivent les surveillants. J'y rencontre deux copains :

- Salut, dis-je. Vous avez vu l'arbre ?

- Attends... Eux aussi, ils vont voir.

- On va leur couper les couilles...

Autour, même ambiance, révolution dans l'air. Au matin du 14 juillet 1789, les sans-culottes avaient-ils le même aspect ?

À 16 heures, rien de changé. Des comploteurs complotent, ressassent les derniers événements, les remises de peine fantômes, l'enculerie chronique de l'administration. Deux factions se dessinent : l'une veut parlementer, écrire au ministère, avertir – mais des paquets de lettres sont déjà partis, en pure perte, foutus au panier ; la seconde tendance prône la violence immédiate. Un copain me prend à part, conspirateur en diable :

- Tu redescends à 17 heures ?

⁹ Le Front de Libération Nationale de la Corse apparaît le 05 mai 1976 suite à la fusion de deux mouvements clandestins, le Fronte Paisanu Corsu di Liberazione et Gujustizia Paolina. Principale organisation armée clandestine, le FLNC connaît des divergences durant les années 90 qui verront émerger de nouveaux groupes clandestins nationalistes : Resistenza, FLNC canal habituel, FLNC canal historique, FARC, Armata Corsa, Fronte Ribellu, etc.

¹⁰ Braqueur français, plusieurs fois évadé de prison, il est considéré dans les années 70 comme l'ennemi public numéro 1. Il est assassiné par la police, au volant de sa voiture, le 02 novembre 1979 à la porte de Clignancourt à Paris.

- Pourquoi ? Faut descendre ?

Il réfléchit :

- Et puis non, pas la peine. De toute façon, on va ouvrir les portes à tout le monde. Quelque chose de sérieux se prépare.

À l'étage, un pote nommé Aldo m'attend en « salle d'activités ». Dans les unités, les salles d'activités sont des cellules vides, avec une table, quelques chaises et un réchaud électrique, où l'on peut se réunir, pour prendre le café, manger ensemble. Je lui explique la tournure des événements. On *wait and see* la suite.

Ça éclate juste après 17 heures, à la salle de culturisme. Les barres des haltères se transforment en armes. En avant pour le grand saccage ! En deux minutes, le coin est dévasté, vitres éclatées, appareils de musculation pliés en douze. Les surveillants coincés donnent les clefs. Deux profs, un d'anglais, un de sciences-nat, le pasteur, tous ceux qui traînent par là deviennent des otages.

Non loin, le directeur donne ses audiences. Quel est ce vacarme ? Il s'amène à grands pas, buste bombé, sourcil froncé, un regard à mater la chiourme. Quelques mois plus tôt, un mouvement de protestation s'était produit ; les mécontents avaient gueulé, refusé de retourner en cellule. Le directeur s'était déplacé, avait lâché trois promesses – de quoi satisfaire les trublions. Dès le lendemain, transferts disciplinaires, les meneurs balluchonnés vers d'autres taules. Pensait-il récidiver ? Son apparition crée la surprise : gonflé le mec ! Mais l'étonnement se dissipe ; les mutins remercient le ciel et l'inconscience pour cet otage de choix ! Il émerge de son délire, réalise le danger, détale. Trop tard ! Quelqu'un lui bloque la retraite, barre de fer à l'appui.

Les émeutiers envahissent le bâtiment C, cassent tout, prennent les clefs, capturent les surveillants. Ceux des bâtiments A et B se débinent juste à temps. Depuis notre salle d'activités, on ne voit rien de tout ça, mais on entend fracas et cris barbares. Au loin, par-delà les murs d'enceinte, une nuée de gyrophares bleus nous fonce dessus. L'alerte est donnée. La porte de la salle d'activités s'ouvre. Dans le couloir, un détenu déverrouille les cellules. Arrivent le directeur, une dizaine de surveillants, les deux profs, le pasteur, solidement escortés. Les voilà bouclés dans une salle d'activités.

- Ici, vous êtes en sécurité, leur dit quelqu'un.

Effectivement, vu l'humeur mutine, mieux vaut qu'ils évitent de se balader. L'un des Corses amène le directeur près du téléphone intérieur de l'unité, placé dans le couloir :

- Regardez si ça marche.

Ça marche.

- Appelez le greffe.

- Allô... C'est le directeur... Oui... Nous sommes pris en otages... Je ne sais pas...

Crispé, mais la voix calme.

- Donnez-moi l'appareil, dit le Corse. Allô ! Nous voulons qu'une équipe de FR 3 entre dans la prison, pour lui exposer nos revendications... Quoi ? Oui, nous assurons la protection des otages. Nous voulons...

Dialogue de sourds : l'un parle de revendications, l'autre des otages.

- Qui vous êtes ? s'énerve le Corse. Vous êtes habilité à négocier ? Non, je n'écoute pas ! Allez chercher quelqu'un qui a autorité pour négocier ! Nous vous rappellerons.

Clac. Raccroché. Les otages sont répartis dans différentes cellules du C-3I, le directeur seul dans l'une, deux gardes armés devant la porte. On relâche le pasteur, avec mission de faire passer les revendications. Il s'en acquittera, parlera aux forces de l'ordre, dans les micros, dans les journaux. Son syndrome de Stockholm ¹¹, malvenu, lui vaudra d'être classé indésirable à la centrale.

Toutes les cellules ouvertes, les taulards en vadrouille, le sac de la prison devient sérieux. La buanderie crame ; les cuisines et le magasin sont pillés. Les portes qui coupent les étages en deux éclatent sous les coups des barres de fer. Toutes ces portes défoncées, quel pied d'enfer ! Elles nous emmerdaient depuis tant d'années... La liberté, c'est d'abord de pouvoir se déplacer selon son désir ; on en récupérait un peu, et ce peu nous paraissait beaucoup. Les émeutiers démolissent, une vraie rage ; les installations électriques y passent aussi. Plus moyen d'entendre la radio... Heureusement, j'ai des piles sur mon poste. Je me branche sur la station du coin, dans l'attente des nouvelles. Les pensionnaires du cachot viennent d'être libérés ; ils arrivent sous les ovations, en quasi-héros : l'homme de l'arbre, celui de la façade, le coupeur de barreaux, et d'autres mauvais sujets.

À 18 heures, pour les infos, une quinzaine de mecs s'empilent dans ma cellule. Les journalistes parlent de l'émeute, de façon assez vague. Ils rappellent qu'à Saint-Maur se trouve détenu Georges Ibrahim Abdallah ¹², supposé terroriste libanais et condamné à perpète comme tel. D'autres détails dans notre prochaine édition.

La nuit tombe. Au C-3I passent de nombreux visiteurs, pour s'informer des négociations, jeter un coup d'œil aux otages ; certains les insultent – en particulier le directeur –, mais les prisonniers qui les gardent interviennent.

Parmi les négociateurs – et protecteurs des otages –, on distingue deux groupes : l'un à majorité corse et méridionale, principalement les pensionnaires

¹¹ Le syndrome de Stockholm désigne la propension des otages partageant longtemps la vie de leurs geôliers à développer une empathie, voire une sympathie, ou une contagion émotionnelle avec ces derniers.

¹² Communiste révolutionnaire libanais et militant de la cause palestinienne, il est arrêté le 24 octobre 1984 à Lyon. Présumé membre des Fractions Armées Révolutionnaires Libanaises (FARL – responsables des assassinats, en France, en 1982, d'un attaché militaire à l'ambassade américaine et du responsable du Mossad [les services secrets israéliens] à Paris), il est condamné à la perpétuité le 28 février 1987 par la cour de sûreté de l'Etat. Il est actuellement toujours en détention. Site de soutien : < <http://liberonsgeorges.over-blog.com/> >

du C-3I ; l'autre, plus composite, avec des détenus de différentes unités. Dans le premier, les membres du FLNC ont la conscience politique contagieuse : pour une bonne organisation, c'est utile. Les seconds semblent moins aptes à résoudre les futurs problèmes. En attendant la suite, avec Aldo et un copain nommé Louis, on décide d'aller se dégourdir les jambes sur le terrain de foot. On enfile quelques pulls : la nuit s'annonce frisquette. Pour les émeutes, mieux vaut l'été. Dans les escaliers, une vraie procession de fourmis : des pillards les bras chargés de cartons, le butin du magasin. Ils se constituent des stocks en cellule. Pas terrible, la conscience révolutionnaire...

Sur le terrain de foot, des non-violents prennent le frais. Partout ailleurs, ça démolit. Aux mutins de la première heure s'ajoute maintenant la presque totalité des détenus. C'est le grand règlement de comptes avec la prison. Tout y passe, même (et surtout) des objets de ce fameux « confort » qui prétend se substituer à la liberté. Reprenez vos gadgets, mais laissez-nous sortir !

Plus tard, le garde des Sceaux¹³ devait parler du refus des prisonniers d'assumer les conséquences de leurs crimes, refus d'accomplir leur peine, en réclamant des grâces imméritées. Mais aux assises, les remises de peine sont comprises dans l'addition : pour vous encager dix ans, on vous en file quinze – sur lesquels on fait douze... Si l'on vous sucre les remises en question, y a de quoi râler !

Au rez-de-chaussée du bâtiment C se trouve la porte menant aux ateliers. Depuis le terrain de foot, on voit des types s'acharner dessus. Aucune des clés

¹³ Ministre de la justice. Il s'agit ici d'Albin Chalandon qui est de 1986 à 1988 le garde des Sceaux du gouvernement de Jacques Chirac, pendant la première cohabitation. Dès les premières semaines de la législature, quatre projets de lois sécuritaires sont élaborés par le Ministère de la Justice et celui de l'Intérieur : les contrôles d'identité sont facilités, une loi durcit les dispositions relatives à la période de sûreté et la comparution immédiate, une troisième facilite la répression des faits de terrorisme (notamment en instaurant une Cour d'Assises spéciale composée de magistrat-e-s professionnel-le-s), une quatrième enfin restreint les possibilités de remise de peine. Validées par le Conseil constitutionnel, les quatre lois seront promulguées dès septembre 1986. Le changement de politique est affiché dès les premières semaines du nouveau gouvernement : le ministre convoque les procureurs généraux pour leur déclarer : « Il faut savoir réprimer et pas seulement prévenir ».

Le 23 septembre 1986, une conférence de presse du ministre relative au traitement judiciaire de la toxicomanie déclenche une polémique. À côté de peines accrues pour les trafiquant-e-s, le ministre évoque les consommateurs / trices : pour lui, « l'utilisateur est d'abord un délinquant ». S'il refuse de se soigner, il conviendra donc de l'incarcérer - Albin Chalandon évoque le projet de créer 1600 places de prison adaptées aux toxicomanes. Ses déclarations provoquent l'indignation de l'opposition de gauche et de médecins ou éducateurs / trices, mais aussi des protestations dans la majorité, notamment de l'ancienne ministre de la Santé Simone Veil. Le projet est finalement abandonné.

Le 19 novembre 1986, il présente un projet de loi en Conseil des ministres pour autoriser le financement et la gestion privés d'établissements pénitentiaires. Ce projet, au vu des réactions négatives qu'il provoque, est revu. En son état final, les prisons pourront être bâties par des entreprises privées, mais leur gestion restera publique. L'engrenage de la privatisation est enclenché.

ne convient, place aux barres de fer ! Mais elle résiste, la chienne. Je m'approche pour observer les travaux.

- Tu veux boire un coup ? me propose-t-on en me tendant un litre de rouge.

En prison, le vin est interdit. Aujourd'hui, les soiffards se rattrapent avec les réserves des cuisines. Je m'envoie une lampée.

- Du blanc, dit un autre en m'offrant une bouteille.

Ne nous privons pas. Gloub ! Une bonne rasade. J'apporte le reste à Louis et Aldo.

- Quand même, dit Louis, ça m'ennuie de ne pas participer politiquement, je me sens en contradiction avec moi-même.

Allons bon... Cinq mètres avant le premier mur d'enceinte un grillage haut de six ou sept mètres cerne le terrain. Derrière ce grillage, dans l'ombre du bâtiment, un détenu se camoufle, observant le mirador à l'angle du mur.

- Qu'est-ce que tu fais là ? lui dis-je.

- Chut ! Chut !

Il s' imagine n'être pas repéré ?

- Tu devrais pas rester là, lui dit Aldo. Si le maton croit que tu essaies de partir, il risque de te tirer dessus.

- Il m'a pas vu.

N'insistons pas. La porte des ateliers tient toujours, entourée d'impatients. Quelqu'un écoute un transistor :

- Les infos ! dit-il.

Les forces de l'ordre encerclent la centrale. Le village voisin vient d'être évacué, le pasteur relâché. Rien de neuf. Je m'octroie encore une gorgée de pinard avant de reprendre la promenade. Comment cela finira-t-il ? Allongés par terre, piétinés de CRS, poinçonnés de coups de crosse, mordus par les chiens ? La présence des otages nous protégera peut-être si les négociateurs exploitent bien cette carte.

La porte des ateliers capitule. Cri de victoire des mutins, qui se ruent.

- On va voir ? dis-je.

Après des passages en sous-sol, on débouche dans le couloir principal des ateliers, vaste, avec des poutrelles d'acier tout là-haut, un décor de SF. Les grandes portes à glissière qui ferment les ateliers cèdent sans discuter. Les sauvages démolissent les machines, récupèrent des armes de fortune. L'un d'eux s'installe sur une meule avec trois tiges d'acier d'une trentaine de centimètres et commence à fabriquer des poignards. Un autre trimbale un chalumeau, lunettes de soudeur sur la tête, tirant les bouteilles sur leur chariot ; il découpe les serrures closes, avec une conviction mystique, investi d'un devoir sacré.

- Arrête, lui dit quelqu'un, avec les barres de fer ça va deux fois plus vite. Il n'entend rien, tout à sa mission.

- Laisse-le, dit un autre. Ça lui fait plaisir.

Certains songent à s'emparer d'un Fenwick ¹⁴ pour tenter une évasion en défonçant quelques portes jusqu'à la sortie. Mais, dehors, des garnisons entières guettent les fuyards... Visitant les ateliers, j'arrive à celui de peinture. Un solitaire répand du white spirit :

- Dis aux autres de partir, me prévient-il. Je vais filer le rif.

Avec les produits stockés là-dedans, ça promet...

- Ça va, dis-je, en revenant. Plus personne.

- Barrez-vous ! crie quelqu'un depuis le couloir. Ça crame !

La menuiserie flambe déjà. Des fouinards fouinent, en quête de victuailles ou d'armes. D'autres arrivent. Les nouveaux venus, d'ordinaire taciturnes à mourir, plaisantent avec tout le monde, touchés par la grâce de la solidarité révolutionnaire – et par les litres d'alcool ingurgités... En repassant par la cour de promenade, j'embarque un carton de bières, faute de mieux. Assis par terre, un mec se prépare un joint, mélangeant le shit et le tabac avec une clef piquée aux surveillants - elle ne devrait servir qu'à ça. De retour sur le terrain, je distribue bibines et sucreries à mes potes :

- On la fait cette partie d'échecs ? dis-je à Richard.

- C'est l'heure des actualités régionales. On va voir ?

On arrive juste à temps. Les journalistes en savent peu. Faute d'informations, ils brodent sur Abdallah : participe-t-il au mouvement ? Est-ce un coup du Djihad islamique ? À moins que la révolte ne camoufle une action dirigée contre lui ? Les forces de l'ordre ont consigne de tirer sur tout ce qui dépasse. On s'en doutait.

De retour à notre échiquier, on découvre deux sans-gêne en train de jouer.

- Vous emmerdez pas, dis-je. On fauche une table et un jeu et vous vous installez !

- Normal, répond l'un d'eux, 1 m 65, 42 kilos. C'est la loi du plus fort.

Le ciel courroucé éclate en pluie furieuse. Tant pis pour les échecs. On remonte au C-31.

Attroupement autour du téléphone. Le négociateur en chef négocie ; il crie dans l'appareil :

- Nous voulons qu'une équipe de FR 3 entre dans la prison... Nous voulons exposer nos revendications à la presse... Oui, j'assume l'entière responsabilité des événements ! Je m'appelle X [il dit son nom] et je revendique l'entière responsabilité !... Quoi ?... Si je contrôle la situation ?... Mais, monsieur, on ne contrôle pas les gens désespérés ! On ne contrôle pas le désespoir !

Clameur d'approbation des désespérés.

Devant les cellules des matons veillent des « gardes armés ». Dans le couloir, un habitué des émeutes carcérales donne des conseils aux néophytes :

¹⁴ Charriot élévateur.

- Le mieux, c'est de monter sur le toit quand les CRS vont débouler, c'est le seul endroit pour être en sécurité.

- Et dans la cour, c'est pas bon ? avance quelqu'un d'assez lâche. Quand ils arrivent, on se rend...

- Vaut mieux pas. Que tu te rendes ou non, les premiers en prennent toujours plein la gueule.

- Si on allait voir comment il est ce toit, suggère Aldo.

- Hein ? dis-je. T'as vu ce qu'il pleut ? Et comment tu veux monter ?

- C'est ouvert. Y a une trappe, là-bas.

On grimpe. Vue superbe. D'un côté, les ateliers qui brûlent ; tout autour, le reflet des gyrophares et les projecteurs installés par les flics. Le long du second mur d'enceinte, on distingue de petites taches noires immobiles, tous les vingt mètres environ, les CRS. Et sur le terrain de foot désert, sous la pluie battante, un échiquier solitaire. Plus tard dans la soirée, les « gardiens » amenèrent le directeur sur le toit. Pervers en diable : offrir à un directeur le spectacle de sa prison en flammes. Même moment, même endroit, des excités démolissaient les derniers projecteurs. L'idée de balancer le directeur en bas les effleura. Heureusement, son escorte le redescendit rapidement.

À l'heure du journal télévisé, on se retrouve à une vingtaine dans le petit local vidéo. On allume les deux télés à la fois, zap en main. « Les détenus sont retranchés dans la prison. Certains ont pris position sur les toits. » En réalité, trois cents lascars sur quatre cents s'alcoolisent comme des bêtes. S'il y avait un assaut maintenant, ils n'auraient même pas la force d'éviter les coups de matraque. On nous rappelle que Georges Ibrahim Abdallah, etc. La forteresse tient toujours. Fin du chapitre Saint-Maur. La salle se vide. On reste trois ou quatre, à regarder la suite des actualités. Deux zigotos débarquent :

- Heu... On voudrait prendre les fiches.

- Les fiches ?

- Prends tout ce que tu veux, dis-je.

Ils ouvrent un placard, s'emparent des mystérieuses fiches :

- On va brûler tout ça, disent-ils en repartant.

Apparemment, certains ne réalisent pas que la prison part en fumée, que demain nous ne serons plus là, avec ou sans fiches. Des voleurs volent des trucs, les engrangent dans leurs cellules. Un amateur d'art a même fauché des tableaux peints par un autre détenu. Ces débilos doivent considérer la révolte comme une sorte de récréation : cette nuit on se défoule, on fait la fête et demain le train-train reprendra comme avant... De la bière, toujours de la bière, le beurrage intégral, la super-rigolade. Passent des types en cagoule – premiers rebelles qui ont oublié de se démasquer. Un copain très imbibé me tombe dans les bras :

- Mon vieux, braille-t-il, c'est le plus beau jour de ma vie ! Le plus beau jour de ma vie ! Tiens ! Prends une bière !

Glou glou ! Quelqu'un m'offre un joint : c'est du bon, du black. Les dealers consomment leur stock ; demain, le commerce prendra fin. Je m'assieds

sur un banc. Quelques mètres devant moi, un type fixe la nuit, le regard flou, plein de vin ; il tient une barre de fer à la main, comme un bâton de pèlerin. Dans son état normal, c'est un dangereux, de ceux qui vous surinent¹⁵ à la moindre contrariété. Sympathique, mais à ne pas énerver. La boisson ne doit pas l'arranger. Il gamberge, l'allure inquiétante. Arrivent Aldo, Lanis et deux autres, gourdin à la main, sacrifiant à l'armement général.

- Qu'est-ce que tu fais là, vieux rat ? me demande Aldo.

- Méditation transcendante, dis-je en montrant le joint.

[Ici un fragment d'une page manque dans le manuscrit]

.....

Il se prit une baffe grand format :

- Je vais libérer la France !

Au moment où nous arrivons, ses amis tentent de lui barrer le passage. Il ne les calcule pas, obstiné. Se pointe un grand Black, un voisin de C-3I, 1,90 m, le plus balèze du secteur. La plupart des mecs l'aiment bien et le respectent – et les autres le craignent. Il parvient à raisonner le sauveur de la France ; convaincu, celui-ci s'en retourne vers ses boîtes de bière.

Au C-3I, les détenus se succèdent dans la geôle du directeur, exposant leurs problèmes personnels. On croit rêver.

- Tu veux une audience ? demande-t-on à Aldo. C'est le moment, ce soir il écoute tout le monde.

Un type venant du premier étage traverse le couloir, furax :

- Les enculés ! Ils ont démoli ma cellule ! Si je les chope !

Il disparaît à l'autre bout de l'unité. Vingt secondes plus tard, le revoilà, au sprint, une meute armée à ses trousses :

- Au secours, hurle-t-il. Ne me tuez pas. Ne me tuez pas !

Celui-là ne compte pas que des amis. On s'installe dans une salle d'activités pour boire un café. Des nouvelles circulent « Untel a pris un coup de lame », « Machin s'est fait massacrer »...

- Mais putain ! râle un négociateur, qui est le con qui a cassé le téléphone ?

Des consciencieux continuent le démolissage ; les lignes électriques viennent d'y passer à leur tour. Pour discuter avec les flics, il faut maintenant se rendre à la grille de la détention, près du bâtiment A. On redescend faire un tour. Des nuits comme ça, on n'en vit pas souvent. On ne veut pas en perdre une miette. D'ailleurs, pour beaucoup, c'est l'événement de leur existence. La loi officielle abolie dans notre microcosme, aucune autorité n'a encore eu le temps de se reconstruire ; on croit presque à la liberté. Le socio commence à flamber. Les casseurs sont passés par là. Les ordinateurs explosés, les placards défoncés...

¹⁵ Suriner : poignarder en argot.

Dans le local vidéo, deux types regardent tranquillement la télé.

- Restez pas là, leur dis-je.

- On attend les infos, pour voir ce qu'ils disent...

En fait, ils regardent le film de Canal +.

- Le socio est en train de cramer, dis-je.

- Merde. C'est chiant.

À contrecœur, ils abandonnent la télé au brasier. On retourne au bâtiment, *via* le terrain de foot. Il y a maintenant trois types derrière le grillage, dont l'un perché dessus, juste en, face du mirador, en pleine discussion avec le surveillant. Des pyromanes se révèlent. On en voit passer, bidon de white spirit dans une main, briquet dans l'autre. Les cuisines et le magasin brûlent. À la grille de la détention, renforcée d'une barricade, les négociations se poursuivent. La pluie a cessé. Dans les cours, sous la lumière rouge des projos, toujours la fête. Un barbecue improvisé se tient devant le bâtiment B. Des graffitis décorent les murs, stigmatisant le système répressif. Le plus poétique dit : « Faut pas couper les arbres ». Je retourne au QG. La cellule des deux instits est ouverte. J'entre. Beaucoup de monde, ambiance détendue. Un vieux Corse alcoolisé tape sur l'épaule d'un prof, une bibine à la main :

- T'inquiète pas. Tant qu'on est là, y nous arrivera rien ! On s'occupe de tout ! Et gloup ! une lampée de bière.

Le prof d'anglais plaisante sans arrêt, un humour remarquable. Tout le monde se marre. On me demande si je peux trouver quelque chose à manger pour les instits. Je pars aux commissions. Dans les couloirs, on ne voit rien au-delà de trois mètres. On croise des bandes armées de couteaux, de massues, de hachoirs, de n'importe quoi. Quand deux groupes se croisent, ils s'écartent l'un de l'autre, méfiants, prêts au massacre. On sent monter la paranoïa. Impossible de trouver du ravitaillement excepté de la bière, évidemment. Tout semble avalé, ou stocké dans les cellules des pillards. Si le siège se prolongeait, ça poserait un problème. Faudrait demander des plateaux-repas au GIGN¹⁶. Je déniché quelques boîtes de conserve, un paquet de pain grillé, plus deux ou trois bricoles, mieux que rien. Sur le chemin du retour, je rencontre un copain, Léonard, qui cherche Robert.

- J'étais avec lui, il est dans le bâtiment C mais je ne sais pas où.

On passe les étages en revue. Rien au premier. Au deuxième, on rencontre une foule devant une cellule. Dans l'éventualité d'un assaut des flics, les otages ont été dispersés. Deux surveillants se trouvent dans cette cellule. Robert, avec un autre type, s'est chargé de monter la garde. Un commando d'une dizaine de furieux s'est amené. Armés jusqu'aux dents, complètement ronds. Impossible de les contenir. Leurs intentions sont claires et assassines. Robert fonce chercher du renfort. Le grand Noir et un FLNC déboulent. Les surveillants, couteau sous la

¹⁶ Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale, unité d'élite de l'armée française spécialisée dans les opérations de contre-« terrorisme » et de libération d'otages.

gorge, suent à grosses gouttes. Le Black fend la foule, écartant les gêneurs comme des mannequins :

- Qu'est-ce qui se passe ici ? On ne tue pas les matons, compris ?

Il prend par le bras l'un des agités, le plus chaud de la bande :

- Toi, tu restes avec moi.

Il l'emmène hors de la cellule.

- Vous déconnez, les gars, dit le Corse aux autres. Vous voulez que les condés donnent l'assaut ? C'est pas sérieux, merde !

Ivres comme ils sont, ces arguments leur passent loin au-dessus de la tête. Ils veulent casser du maton. Le Noir revient, entraîne les deux surveillants avec lui :

- Laissez passer !

Tout le monde se pousse. Il les ramène au C-3I – unique endroit sûr. On retrouve Robert, qui nous raconte le début de l'histoire :

- Ils sont vraiment fous, commente-t-il. Il paraît qu'au B un type a été égorgé.

- Mort ?

- Non. Il a été évacué. Ils ont aussi fait une descente dans une cellule, ils ont démolé le mec, ils lui ont cassé les deux bras. Ça devient sérieux.

Je livre mes maigres provisions dans la cellule des instits. Devant la porte du directeur, un petit Arabe, très gentil en temps normal, monte la garde, équipé d'une barre de fer plus grande que lui, une boîte de bière à la main, totalement schlass.

- Tu es devenu gardien de la révolution ? lui dis-je.

- Avec moi, personne ne passe ! Si quelqu'un essaye, je le fracasse ! Mais, s'il faut exécuter un otage, pas de problème, je m'en occupe !

Il parle très fort ; si les otages aux alentours entendent, ils doivent se sentir mal à l'aise !

Je rends visite au Palestinien de notre étage. Avec lui se trouvent Abdallah, un Arménien de l'ASALA¹⁷, un Iranien, plus un ou deux sympathisants indéfinis.

- Qu'est-ce que tu viens faire ici, sioniste, me menace l'Arménien, un joyeux drille.

- Je suis en mission pour le Mossad¹⁸.

Je reste quelque temps avec eux, leur donne les dernières informations, et les suppositions des journalistes à propos d'Abdallah, ce qui lui fait hausser les épaules. Il semble vacciné contre les commentaires des médias. En ressortant,

¹⁷ Armée Secrète Arménienne de Libération de l'Arménie, groupe militant d'inspiration marxiste-léniniste, issu de la diaspora arménienne, pratiquant la lutte armée contre l'Etat Turc responsable du génocide arménien.

¹⁸ L'une des trois branches des services secrets israéliens. Le domaine d'action du Mossad est le renseignement, les opérations spéciales et la lutte anti-« terroristes », à l'extérieur d'Israël et des territoires palestiniens occupés.

j'entame la conversation avec des types qui veillent devant la cellule d'un otage. Quelqu'un me donne un joint.

- Tu veux pas nous remplacer dix minutes ? me demande l'un d'eux, qu'on puisse aller voir ce qui se passe.

- OK.

Je m'assieds sur une chaise, devant la porte. Robert passe dans le coin :

- Tu montes la garde ? dit-il.

- Ça y est. Me voilà gardien de la révolution.

- Tu n'as pas d'arme ?

Ben non. Je décroche l'extincteur du couloir : si des excités se pointent, une giclée de neige carbonique dans les carreaux et la bouteille sur le teston ! Mais je ne sens l'imminence d'aucun assaut. Ici, tout demeure calme.

Robert reste avec moi. On commence à avoir les crocs. Je me souviens d'un morceau de pain, dans ma cellule. Je vais le chercher, prenant une couverture au passage. On la met par terre, on s'installe dessus, grignotant notre croûton. Dans le couloir, les seules lueurs sont celles des incendies. Sur ce fond rougeâtre, à travers la fumée, on voit passer des silhouettes, même plus des hommes, des ombres armées. Vu du ras du sol, avec le hasch en plus : hallucinant.

- On m'avait raconté la révolte de Clairvaux en 1974, dit Robert. Des bandes de mecs se baladaient avec des couteaux, des haches... C'est exactement ça, tout à fait.

- Tu te rends compte, dis-je, si une éducatrice avait été là au moment où c'est parti...

- Là, personne n'aurait pu retenir les mecs, surtout dans l'état où ils sont...

Le toit du bâtiment est vitré – des vitres protégées par des grilles. Je vois une boule de feu monter dans le ciel, à vingt ou trente mètres de haut.

- T'as vu ? dis-je. Qu'est-ce que c'est ?

- Quoi ?

- T'as pas vu ?

Tourné du mauvais côté, il n'a rien remarqué. On se dépêche vers l'autre bout de l'étage. Le feu, en voie d'extinction, vient de se régénérer. Et de quelle façon ! Un commando est retourné aux ateliers. Le premier incendie n'avait finalement pas atteint la peinture. Ils avaient réparé ça. Bonjour l'explosion ! L'odeur de la fumée devient de pire en pire. Cette prison qui flambait dans la nuit, c'était un spectacle fabuleux. Mais sans doute fallait-il être prisonnier pour l'apprécier vraiment. L'art nécessite une initiation, et l'on ne ressent complètement la beauté de la révolte qu'après avoir connu l'oppression. On part à la recherche d'Aldo, Léonard et les autres. Si la situation se dénoue, mieux vaut être ensemble pour l'évacuation : ça nous donnera une chance d'être transférés au même endroit. Tout le monde retrouvé, retour au C-31. Dans les couloirs, l'angoisse grandit. Les mecs se croisent avec de plus en plus d'appréhension. Quelqu'un a failli se faire planter dans les escaliers, sans

raison ; il a évité un coup de lame de justesse. Son agresseur a disparu dans l'ombre et la fumée, sans qu'il ait pu l'identifier.

En arrivant à l'unité, on tombe sur un FLNC :

- Où sont passés les gardes ? demande-t-il.

- Je sais pas.

J'avais un peu négligé mes devoirs.

- Faut pas déconner, dit-il. Je suis revenu ici, y avait plus personne, pas un seul garde. C'est grave, putain ! Vous vous rendez compte, si une bande de barjots était montée ?

Ben oui : heureusement, le C-31 demeure terre d'asile, où nul ne vient porter le fer et le feu. Trois heures du mat'. La fatigue gagne. Je décide de stopper le shit, sinon je vais m'endormir. On se chauffe des cafés super serrés.

Les projecteurs sont démolis, les cours de promenade plongées dans le noir. Les « gardes » disparus pioncent dans les cellules voisines ; allongés pour prendre une minute de repos, ils se sont endormis. Aldo en découvre deux dans son lit. Réprimandés, certains installent des matelas dans le couloir, devant les portes à surveiller, et se couchent là. On nous informe que la douche fonctionne, bien chaude. Plusieurs amateurs en profitent. L'un des négociateurs souhaite prendre du repos :

- Noël, demande-t-il à l'un de ses amis, monte la garde devant la porte. Je vais dormir un peu.

- Monter la garde ? Et pourquoi ?

- On sait jamais.

- T'es fada. Qui veux-tu qui vienne ?

- On sait jamais ! Monte la garde, enfin ! Tu t'assieds devant la porte, c'est tout.

Il finit par accepter. Mais, au bout de cinq minutes, l'autre réapparaît.

- Je suis trop énervé, j'arrive pas à dormir.

Je lui offre un café, histoire de le calmer. Aux dernières nouvelles, deux ou trois blessés, accidentés ou comptes réglés, ont été évacués. Deux types, qui transportaient l'un de ces blessés, ont profité de l'occase pour se rendre aux forces de l'ordre. Maudits soient-ils. Dans le couloir traînent encore des boîtes de bière pleines. Question nourriture, c'est déjà la pénurie, mais on aurait facilement pu passer une semaine sans décuiter. Un négociateur se pointe avec des informations. Il rassemble tous les mecs présents dans le couloir :

- Bon, dit-il. Voilà ce qui se passe. Oh ! crie-t-il pour dominer le brouhaha. Écoutez, merde !

Les bavardages s'éteignent.

- Y a pas moyen d'avoir FR 3. En face, ils veulent pas en entendre parler. Mais voilà ce qu'ils proposent : ils sont d'accord pour qu'un journaliste vienne entendre nos revendications, un journaliste de *La Nouvelle République*. Dès qu'on commence à relâcher les otages, le journaliste pourra entrer.

- Et pour l'évacuation ? demande quelqu'un. Comment ça se passera ?

- Les détenus commenceront à sortir en même temps que les otages. Deux otages, un groupe de détenus, et ainsi de suite, ils garantissent que personne ne nous touchera.

- Ouais, fait un sceptique. C'est ce qu'ils disent.

- Non, ils tiendront parole. Du moment que les otages sont indemnes, il n'y aura pas de violences contre nous. En plus, on a obtenu que des représentants de la presse surveillent l'évacuation. Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Ça semble valable.

- Ils veulent pas laisser entrer la télé ? insiste quelqu'un.

- Ils veulent pas en entendre parler. En face, on a des mecs super déterminés. Ils céderont pas. Alors, je pense, c'est pas mal ce qu'ils proposent.

- Non, dit un irréductible. Maintenant qu'on a commencé, il faut aller jusqu'au bout !

Jusqu'au bout ? Où se situe le bout ? Les surveillants dans les cellules voisines, s'ils écoutent, doivent se sentir le gosier sec.

- On a demandé FR 3, continue-t-il, il faut qu'ils laissent rentrer FR 3 ! Il faut aller jusqu'au bout.

Il a des supporters, mais pas la majorité.

- Ma foi, reprend le négociateur. Maintenant c'est à vous de décider, les gars.

- Tout ce qu'on a fait, continue l'intransigeant, il ne faut pas qu'on l'ait fait pour rien. Il faut qu'ils nous donnent ce qu'on veut !

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? s'énerve un Corse. Tu dis que des conneries. Ils vont nous envoyer les CRS et qu'est-ce que tu vas voir ? Tu vas l'avoir dans le cul, oui ! Si on va trop loin, on sera pas gagnants. Dehors, y a des CRS partout. S'ils voulaient, ils seraient déjà ici. Moi je dis qu'il faut prendre ce qu'ils nous donnent.

- Ouais, approuvent les tièdes.

- Au fond...

- C'est pas une mauvaise idée...

- Finalement, ajoute-t-on, ce qu'on voulait, c'était faire parler de nous. C'est fait.

- Ça, c'est sûr ! On parle de nous dans toute la France.

- Dans toute l'Europe même !

- Peut-être sur toute la planète ? je suggère.

- Et aux environs, renchérit Aldo.

- Bon, alors ? dit le négociateur. On fait comme ça ? On accepte qu'ils envoient un journaliste de *La Nouvelle République* ?

Chœur d'approbation. Tant pis pour FR 3. Le groupe se disperse. Je reste auprès du négociateur, avec Aldo et quelques autres :

- La presse écrite, lui dis-je, c'est déjà pas mal.

- Ouais. De toute façon, en face, ils céderont pas. Et puis, ajoute-t-il, ça commence à bien faire. Tu comprends, à la radio ils parlent de quatre cents mutins, mais, en réalité, on est une trentaine ici. Tous les autres, ils dorment dans leurs cellules ! Faut pas exagérer, quand même.

Il n'y a pas trois cent soixante-dix mecs au dodo, mais effectivement une bonne partie des émeutiers cuvent leur houblon, au chaud, chez eux.

- Le problème, reprend le négociateur, ça va être pour évacuer les otages.

Pour arriver jusqu'à la grille de la détention, il faut traverser entièrement la prison.

Avec tous les barbares qui rôdent (preuve que tous ne sont pas couchés), ça s'annonce risqué.

- Va falloir les amener un par un, dit-il. En les escortant. Je vois que ça.

L'aube approche, le dénouement aussi. On va faire un tour à la grille de la détention, voir ce qui se passe. Calme intégral. À travers les interstices de la barricade, on voit trente mètres de couloir, vide. Les négociateurs d'en face se tiennent après ce *no man's land*. En attendant la suite, on se promène dans la cour. Par acquit de conscience, Louis achève quelques vitres déjà brisées.

- C'est ça, la conscience révolutionnaire, commente Aldo.

La salle « Arts plastiques » du bâtiment B demeure intacte – salle où les détenus font de la peinture, sculpture, etc. Un dernier commando remarque cet oubli : ils démolissent méticuleusement tout ce qu'ils trouvent, en font un ultime brasier. Cours obscures, tout est silencieux, froid.

- Faudrait être ensemble quand l'évacuation commencera, dit Aldo.

L'un d'entre nous a disparu. Avec Robert, on passe le chercher. On le découvre dans son lit, dormant du sommeil du juste.

- Putain, râle-t-il en se levant. Vous faites chier.

- C'est la révolution, dis-je, et toi tu dors... De retour avec les autres, on s'aperçoit qu'il en manque encore deux. Je repars, avec Louis cette fois-ci. Les deux en question montent la garde devant la cellule d'un surveillant. Ils préfèrent rester là jusqu'à la fin. On s'en retourne sans eux. Le ciel pâlit. Un petit vent frais souffle. On s'abrite dans le couloir, près de la sortie. On se gèle.

- Viens, on marche, me dit Aldo. Ça réchauffe.

- D'accord, mais pas trop vite.

Cette nuit, j'en ai parcouru des kilomètres... Mes jambes fatiguent. Le couloir est envahi de fumée. Les tôles du faux plafond, fracassées, jonchent le sol. Les négociations s'achèvent.

- C'est bon, dit un Corse aux autres révolutionnaires. Allez chercher les deux instits.

Quelques détenus approchent de la grille.

- Reculez ! crie un garde. Personne ne sort pour l'instant ! Compris ? Personne ne sort !

Où serons-nous dans quelques heures ? Sans doute à Fresnes¹⁹. Comme quatre étoiles, on fait mieux... Un vacarme de tous les enfers arrive du bout du couloir : une troupe marche sur les tôles et crie de rage. Le grand Black émerge de la fumée, une massue à la main, le diable noir des légendes carcérales ; une quinzaine de révoltés suivent, mal rasés, œil farouche ; ils entourent les instits, qui ont les mains posées sur les épaules des types qui les précèdent, comme les boxeurs vont du vestiaire au ring. Dans la faible lumière de l'aube, au milieu du brouillard, du bruit des tôles piétinées, c'est l'image de la révolte humaine qui passe, sauvage et désespérée.

- Dégagez ! Laissez passer !

Tout le monde s'écarte. Le groupe atteint la grille. Les instits relâchés, l'escorte retourne vers le C, chercher deux surveillants. L'évacuation des taulards ne débute pas. Le deuxième convoi arrive, aussi remarquable que le premier. Les détenus devinant la fin proche, sortent de leur tanière, viennent près de la sortie.

- Qui c'est le suivant ? demande un escorte.

- Pamplémousse. Comme ça ce sera fait. Là, ça risque d'être chaud. Si personne n'avait rien contre les précédents libérés, beaucoup rêvent de découper celui-là en rondelles. Ils partent le chercher.

- Patrick, me dit l'un d'eux. Viens avec nous.

Je les accompagne. Le jour se lève.

Dans le couloir du C-31 : des matelas, des chaises, des couvertures. Ici, toutes les cellules demeurent absolument intactes. Les autres unités ne peuvent pas en dire autant.

Le surveillant, un gros joufflu, est amené dans le couloir. Le convoi se forme, le grand Noir toujours en tête, l'otage bien entouré. Les couloirs, les escaliers, la cour de promenade, tout est désert. Tout le monde se rassemble autour de la grille de la détention. Durant le trajet, le surveillant, plus grand que son convoyeur, garde les yeux rivés au dos du grand Noir, le regard hagard. On rallie la sortie sans problème, pas même une manifestation d'hostilité. Les premiers détenus ont commencé d'évacuer. Je constate que mes comparses, Aldo, Robert et compagnie, ne sont plus dans le coin. Se peut-il qu'ils se soient barrés sans moi ? Je me renseigne ; personne ne sait où ils sont passés. Ils ne seraient pas partis sans m'attendre, me dis-je. Ils doivent se trouver dans le secteur. Je passe dans la cour du B. Personne. Pas un chat non plus dans celle du C. Ils ne sont certainement pas remontés dans un bâtiment. Je retourne près de la grille.

- Je crois que Robert est sorti, me dit-on.

¹⁹ La prison de Fresnes est une maison d'arrêt située dans la banlieue sud de Paris. Elle dispose d'un hôpital pour les détenu-e-s de France.

Cruelle évidence : on m'a lâchement abandonné. Est-ce que je peux encore les rattraper ? Je passe la grille. Un Corse qui se trouve dans le *no man's land* me demande si les transferts se déroulent bien.

- Impeccable, dis-je. Même pas une insulte, rien.

Mais, les prochains allaient devenir houleux. Le nombre des types aux abords de la grille augmente sans cesse ; l'ambiance devient hostile. Dès le convoi suivant, cris et injures. En voyant arriver le grand Black, ça s'écarte ; mais derrière, le flot agressif se resserre dangereusement. Le directeur est amené en dernier ; y a du lynchage dans l'air : des excités se tiennent tout au long du couloir ; ils l'insultent au passage, suivent en masse compacte. Ça compresse de tous les côtés. Il faudrait une quinzaine de grands Blacks... Les autres convoyeurs ont du mal à contenir la cohue. Un directeur, l'incarnation du système haï... Ah ! se venger sur lui de toutes ces années de taule ! Bien droit au départ du C-31, il se tasse à mesure que la sortie approche ; à l'arrivée, il a perdu trente centimètres, facile. La grille est presque atteinte ; un petit Arabe se met à remonter la foule, très vite, avec une technique remarquable – tout un art dans la manière de jouer des coudes. Il arrive juste derrière le directeur, lève le poing pour le frapper. S'il le touche, plus possible d'empêcher le massacre, la curée assurée. L'escorte, qui se trouve derrière, pige la menace ; il pousse le directeur et tous ceux qui sont devant, forçant l'ensemble à accélérer. Surpris, l'agresseur est distancé d'un mètre ou deux. Il revient aussitôt à la charge, mais trop tard : le convoi passe l'étranglement de la porte. La foule reste coincée sur les côtés. Le directeur est relâché. Durant toute la nuit, il n'a pas montré son inquiétude, mais là, il pousse un soupir de soulagement nettement audible.

Les trente ou quarante premiers détenus à quitter la détention avaient été embarqués dans des cars, transférés sur Fresnes et Fleury²⁰. J'avais raté le coche. En sortant, nous sommes fouillés trois fois de suite, enchaînés deux par deux, par la cheville ou le poignet. Un surveillant me dit quelque chose :

- T'as fumé ? comprends-je.

Les joints de la nuit se voient-ils à ce point ?

- Fumé de quoi ? demandai-je.

Étonné, il répète sa question.

- Y a de la fumée ?

Décidément, je fatigue.

- Oui, dis-je, y en a partout.

Après le greffe, on nous dirige entre les murs d'enceinte. Cet endroit, près de l'entrée, forme un vaste espace avec de belles pelouses vertes. Des cohortes de gendarmes mobiles nous attendent, casqués, fusil ou matraque à la main. Des maîtres-chiens complètent le tableau, avec leurs bergers allemands. On nous fait

²⁰ La maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, située dans la banlieue sud de Paris, est le plus grand centre pénitentiaire d'Europe.

asseoir les uns à côté des autres, pour former de grands cercles de soixante détenus, cernés par d'autres cercles de gardes mobiles.

- Vos gueules ! dit un flic chef à deux types qui discutaient. Si vous la fermez pas, on va vous faire taire !

Les forces de l'ordre paraissent frustrées de ne pas nous taper dessus. L'évacuation s'effectue lentement. Il pleut. Dans l'herbe, on a le cul et les pieds au frais. Je suis tellement las que ça me gêne à peine.

- Qu'est-ce qu'ils attendent ? dit mon voisin au bout d'une demi-heure. Ils le commencent ce massacre ? Il parle sérieusement.

- Ils nous toucheront pas, dis-je. Sinon, ce serait déjà fait.

Il n'est pas convaincu. Beaucoup pensent comme lui. Plus tard, ils reprirent du poil de la bête et commencèrent à s'engueuler avec les flics leur donnant un bon prétexte pour s'énervier. Sans les journalistes qui assistaient à l'évacuation, sûr qu'on aurait dégusté. À la pluie s'ajouta le vent, méchamment glacé. Ça me réveilla un peu. Trois hélicoptères tombèrent du ciel, comme des bombes, se posèrent entre les murs d'enceinte, hors de notre vue. Quelques minutes plus tard, deux redécollaient, embarquant Abdallah vers une autre prison.

Au bout de deux heures, plusieurs détenus avaient la vessie près d'exploser – avec toute la bière absorbée...

- On peut aller pisser ? demanda l'un.

- Rien du tout, dit le flic chef.

- Comment on fait alors ?

- Pissez-vous dessus.

- Fallait pas mettre la merde, ajouta l'un de ses collègues.

On remarqua que dans les autres cercles, les types pouvaient aller se soulager, deux par deux. Le flic qui supervisait notre cercle était un enculé de choix. Je l'avais juste en face de moi ; une vraie caricature de Cabu²¹.

- Il fait le mariole, dit un détenu, mais chez lui il se fait emplâtrer par sa femme.

- Sa femme ? fit un autre. Son homme, tu veux dire.

- Attends un peu, répliqua l'affreux. Je vais te lâcher le chien sur la gueule...

Tu parles... Chaque fois qu'il passait près d'un des chiens, il manquait de se faire mordre ; les animaux reniflaient la crapule. De l'autre côté du cercle, un copain appelé Philippe se leva :

- Ça va pas, ça. Laissez-nous aller pisser.

Refus des flics.

- Que vous vouliez ou pas j'y vais.

²¹ Dessinateur français de bande dessinée et caricaturiste pour de nombreux journaux. Il créa le mot et le personnage du beauf.

- Qu'est-ce que vous cherchez ? fit le garde mobile le plus proche de lui. Vous voulez prendre des coups ?

- Personne veut prendre de coups. Mais faut pas déconner. Dans les autres cercles, ils s'arrangent. Je vois pas pourquoi vous nous empêchez.

- On n'a pas d'ordres.

- Pas d'ordres ? Qui c'est le chef ici ? Allez chercher un gradé s'il faut des ordres !

- Ça va, dit le flic après une hésitation, allez-y.

En voyant Philippe et son compagnon de chaîne se diriger vers le mur, l'ignoble rugit :

- Hé là ! Où vous allez ?

- On va pisser.

- On pisse pas ! Retournez vous asseoir, en vitesse.

- Oh ! faudrait savoir ! Votre collègue vient de nous autoriser.

Le collègue s'approcha du cerbère. Il lui parla à voix basse, mais j'étais assez près pour entendre :

- Faut pas exagérer quand même. On n'est pas des nazis.

- Ah, d'accord, fit l'autre, ricanant d'un air con. Des nazis...

Il le regarda s'éloigner l'œil haineux.

On resta quatre heures assis ainsi. Des troupes de flics effectuaient des manœuvres abscones. Des militaires se promenaient partout – ils avaient même envoyé l'armée...

Quelques détenus restaient planqués dans la centrale – probablement des types qui s'étaient cachés au début de l'émeute par crainte d'un règlement de comptes. Toujours la pluie, le vent... L'armée vint installer de grandes tentes, pour nous abriter. Mais une fois en place, on se garda de nous y faire rentrer : les flics n'avaient pas d'ordres. L'un des Corses du FLNC s'énerva. Le groupe où il se trouvait était loin de nous, mais il avait une voix puissante :

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Vous nous prenez pour des cons ? Pas d'ordres ? Eh bien, allez en chercher, des ordres ! Où sont vos supérieurs ? Appelez-moi un responsable.

Deux minutes après, on était sous les tentes. L'entrée en restait largement ouverte, avec trois gardes mobiles en faction, PM²² au poing, prêts à rafaler. Leur équipement ne les avantageait guère ; même les plus normaux ressemblaient à des mongoliens.

- C'est pas croyable, dis-je, ils les sélectionnent...

Certains valaient le coup d'œil. Un vrai spectacle... On se marrait comme des bossus. Il y eut une relève. Les nouveaux étaient jeunes, vingt ans au plus. L'un d'eux nous fixait, souriant en permanence d'un air narquois.

- Quel âge il doit avoir ce mec ? dis-je.

- Je ne sais pas... T'y appuies sur le nez, il sort du lait.

²² Pistolet Mitrailleur.

- En tout cas, il est girond, notai-je. Un petit CRS comme ça, ça doit être bon à enculer.

- T'es fou ? Sûr et certain qu'il a le sida !

Les tentes protégeaient du vent, mais la température restait glaciale. De plus, trempés et crevés comme on était... Un copain m'offrit un joint, échappé sans problème à la fouille de la sortie. C'était le dernier avant longtemps. Ça me réchauffa les artères. Certains d'entre nous pensaient rester à Saint-Maur.

- Et comment ils feraient ? objectèrent les plus lucides. Y a plus de cuisines, plus rien. Les cellules sont bousillées. Non, on va tous partir.

En définitive, une cinquantaine de détenus devaient rester sur place, nourris pendant vingt jours avec des rations de l'armée.

- Au fait, demanda quelqu'un, c'était quoi les revendications ?

Personne ou presque n'en savait rien. À vous écœurer de la révolution...

Vers 16 heures, l'évacuation finale commença. Les ex-pensionnaires du C-31 furent appelés en priorité. Selon la coutume, on nous enchaîna deux par deux, chevilles et poignets. Je me retrouvai attaché avec le grand Black.

En route pour de nouvelles aventures.

IV

Fleury brûle-t-il ?

*Brève relation de l'émeute de Fleury-Mérogis,
le 14 juillet 1987, vue de l'intérieur puis du haut des toits*

*La garde serrée sur l'enjeu du combat, l'espace
doit être conquis à force de vitesse, l'affirmation
sensible doit assumer le rythme des techniques
meurtrières qui enserrent ses figures.*

BOB NADOULEK

C a faisait bien deux semaines qu'on le sentait arriver. Oh, rien à voir avec une quelconque conjonction néfaste des planètes dans l'espace infini. Un peu comme si le Taureau se pointait chez les Gémeaux sans carton d'invité et se mettait à vider les bouteilles les unes après les autres, sous le nez et à la queue du Scorpion planté là, devant la porte d'entrée. Même qu'au dernier vernissage la bête s'en était prise sans aucune retenue aux dessous de Vénus pour faire diversion et était finalement repartie avec l'argenterie.

Pas de lien en apparence non plus entre la course du Soleil et une émeute de taulards. Sauf si certains gratte-papiers besogneux et un peu branlants du manche préfèrent en appeler à la chaleur ou à la sous-culture ambiante pour expliquer les sautes d'humeur des bagnards : sésame, ouvre-toi ! Et de nous la rejouer à la Albert Londres²³, un ton en dessous, avec des minauderies de vierges effarouchées par la simple vision du slip du diable. Ah ! de temps en temps, il faut bien s'abaisser sur l'animal carcéral, en s'excusant presque de se vautrer dans la fange ! Mais bon, les vieilles locos un peu poussiéreuses qui s'arrêtent à quai toujours à la bourre, les recalés des premières places, ça continue d'intéresser les historiens du quotidien, les moitiés de sociologues pour chiottes de gare. Et ça fait vendre du papier ! Heureusement que la raison doit rester dans le camp de la justice, tout pour la matraque et la matonnerie. Reste l'os à ronger pour les bêtes en cage.

Pourtant, aujourd'hui, c'est aux noirs d'avancer les premiers. Mais après combien de longues journées de prison à se jauger dans les coins sombres, à traquer les balances, à se refiler des papiers qui brûlent les doigts, à chercher les arguments pour motiver les névrosés de l'entente cordiale, les obsédés du consensus de faible intensité ou les grandes frileuses, les mous du genou. Ceux de la *pax romana* et du chacun chez soi.

²³ Albert Londres (1884-1932), journaliste et écrivain français, à beaucoup écrit entre autres sur les bagnes : *Au bagne* (1923), *Dante n'avait rien vu* (1924), *L'Homme qui s'évada* (1928). Textes édités séparément par les éditions Le serpent à Plume ou réunis dans les *Œuvres complètes* (éditions Arléa).

De toute façon, il est déjà trop tard pour eux. Le baromètre est monté trop haut. Et puis maintenant l'honneur est en jeu. Les esprits s'aiguisent à la moindre friction. Des bagarres éclatent plus souvent que d'habitude dans cette putain d'usine à liquéfier les esprits. Les petits groupes spontanés deviennent de plus en plus gros, les cours de promenade se transforment en forums de discussion improvisés. Une fièvre inhabituelle triture toutes ces cervelles congelées par plusieurs mois, voire plusieurs années, de frigo. Reste à trouver le bon moment pour faire jaillir l'étincelle, activer le feu qui couve depuis trop longtemps. Fallait pas risquer d'allumer un pétard foireux pour se brûler la gueule en s'y prenant trop tôt, ou trop tard, la fleur au fusil, en pariant par exemple sur la dynamique de groupe. De toute façon, au point où on en était, autant crever en relevant la tête. Ça oui, ça promettait d'être un beau jour pour mourir !

En attendant, on refaisait juste le monde, vite fait, entre deux tranches de pain rassis, dans les dédales des coursives, à l'ombre des miradors. Sans vraiment penser à la suite. Et même si on sentait qu'une chaleur rassurante montait autour de nous, les poings crispés sur le chaos programmé avec soin bien en avance, on restait plus longtemps que d'habitude le front collé à la glace à essayer de déchiffrer les signes avant-coureurs d'un mauvais calcul. L'angoisse de l'éternel perdant avant même d'avoir livré combat. Une gueule de voleur amochée, après tout, qu'est-ce que ça fait de plus ou de moins dans le grand décompte macabre ? Bon, on ne peut pas dire que c'était vraiment de la peur. Ça, non, on ne peut pas le dire. C'est vrai, la partie risque d'être disputée. Même que certains pourront rester les yeux collés au ciel, comme le Dormeur du val²⁴, poinçonnés par la maréchaussée. Tous les coups sont permis et même vivement recommandés. Remboursement au centuple en cas d'insatisfaction, en insistant bien sur les parties molles : telle est la devise de la maison. Faut bien que les fusils automatiques servent le jour d'ouverture de la chasse aux canards. Tout ça pour dire que, de temps en temps, choisir c'est exister, comme l'affirme le grand Jean-Paul, grand chamane de l'existentiel²⁵.

Chaque matin, j'affronte cette fenêtre ouverte sur un paysage de barbelés et de barreaux tellement épais qu'ils me mangent la lumière du jour. Et ces murs, ces putains de murs dévorant l'espace jusqu'à l'étouffement, jusqu'aux limites du dicible. Cette porte borgne qui rigole quand elle te lorgne. Aveugle de l'intérieur, voyeuse impudique du côté couloir. Un terreau fertile pour toutes les paranos qui virent aussitôt à l'obsession. Le remède : un bon direct dans le mur, pleine puissance, jusqu'à ce que les phalanges saignent sous les coups. Que ça

²⁴ Poème d'Arthur Rimbaud écrit en 1870 mettant en scène un soldat allongé dans l'herbe et jouant sur la ressemblance entre le sommeil et la mort.

²⁵ Jean-Paul Sartre (1905-1980), philosophe et écrivain français (dramaturge, romancier et nouvelliste) proche des maoïstes français. L'existentialisme, pour faire très bref, est un courant philosophique et littéraire plaçant au cœur de la réflexion l'existence individuelle, la liberté et le choix personnel.

sorte, que ça pète ! Avoir mal quoi, se donner l'impression d'exister. Évacuer le trop-plein de non-dits dans une sorte de jouissance masochiste, histoire de trahir cette aptitude de façade à la soumission. Tellement marre de cette langueur silencieuse entretenue par des règles absurdes, de ces interdits d'opérette qui nous réduisent à une expression simplifiée de l'être. On a brûlé d'autres temples pour moins que ça ! Ah ! retrouver ces moments de convivialité célébrés sur les ruines fumantes du vieux monde ! Ne manque plus que les allumettes.

Des jours et des jours que ça se bouscule, que ça s'agite dans les coursives et pendant les parloirs. Déjà parce que la fierté, au placard, c'est une question de principe, même si t'es le dernier des derniers, la grosse bête à poils qu'il vaut mieux pas croiser au coin du bois un soir d'hiver. Au moins, on ne se sera pas déplacés pour rien, on n'aura pas goûté du cellulaire juste par habitude. Souvent la sauce était montée par réflexe, sous l'usure des coups et des humiliations. Ce coup-ci, on allait leur faire bouffer leurs putains de matraques. Rien que dans la cour de promenade, des concentrés de rage prêts à exploser, on en trouve plus que nulle part ailleurs.

Je me rappelle bien d'un petit gabarit taillé dans la masse, aussi nouveau qu'un modèle pour catalogue de musculature, les bras sculptés par plusieurs années passées à l'ombre. Il donnait l'impression d'avoir appris à marcher sur un tonneau de cent litres, une impression qui était à l'origine de pas mal de ses problèmes : il ne supportait pas la moindre allusion à cette déformation. D'ailleurs, on ne pouvait pas le manquer avec tous ses tatouages, particulièrement à cause du cylindre de Norton²⁶ tatoué sur le dos où étaient même indiqués les détails des chromes lustrés : un vrai bijou d'art mécanique. Lui, il n'avait pas supporté d'être assimilé par un maton à un résidu de fausse couche. D'où ce coup de tête appliqué avec savoir-faire sur le nez de l'insulteur gradé. Coup de boule qui restera dans les annales, sanctionné par un K-O. à la première seconde du premier round, sans comptage de l'arbitre. Du travail d'orfèvre qui a laissé quelques traces rougeâtres sur le carrelage et des myriades d'éclaboussures collées au mur où l'on pouvait facilement reconnaître des petits morceaux plus durs. Une victoire sans éclat puisqu'il avait été appelé à méditer sur sa force de frappe pendant quarante-cinq jours au trou. Mitard où il était d'ailleurs arrivé à l'horizontale, sans toucher terre ni sans vraiment savoir comment il était arrivé jusque-là : resté trop de temps dans le coma. Et puis, quand on perd trois dents dans l'histoire et qu'on se retrouve avec trois côtes éclatées, et ne parlons pas du reste, on ne cherche pas trop à entrer dans les détails. C'est à ce prix que l'enquête pour « coups et blessures contre un membre de l'administration pénitentiaire ayant entraîné une incapacité de travail de plus d'une semaine » a été abandonnée. La sérénité de la justice exige une certaine prise de distance avec les faits, sans déconner.

²⁶ De James Lansdowne Norton, créateur de moteurs et fabricant de motocycles.

Derrière sa double grille de fer forgé, il pouvait enfin jouir en toute tranquillité de ce silence quasi chirurgical. Protégé de la lumière du soleil dans une cellule entièrement moulée de béton, une sorte de parenthèse de vie où le moindre bruit se transforme en de vagues échos sinusoïdaux. La gamelle pour chien en plastique glissée deux fois par jour en équilibre au-dessus des chiottes avec le dessert qui surnage entre le bouillon aux choux et la salade aux limaces. Aussi vulnérable qu'un lapin jeté au milieu d'une meute affamée pendant une semaine. Et si, par charité chrétienne, tu n'avais pas eu droit à la visite de trois ou quatre crabes bourrés de pastis jusqu'aux oreilles, ou si on t'avait épargné les réveils toniques à la lacrymo ou au jet d'eau... tu pouvais toujours envisager de t'arrêter là, dans ces moments de calme insupportables, comme s'il s'agissait d'un choix incontournable, obligatoire. Un vieux morceau de drap pour en finir une bonne fois pour toutes avec cet enfer. Surtout quand on a pris la mauvaise habitude de répondre aux coups gratuits. Ou quand on rechigne à chaque aller et retour entre quartier disciplinaire et centre médico-psychologique : thérapie de choc pour cas désespéré.

Je me souviens aussi assez bien de ce modèle qui ne dépareillerait pas sur la première page de *Vogue*. Toujours rasé de frais, sapé comme pour aller à un hypothétique entretien d'embauche à moins que ça ne soit pour aller tripoter la gueuse. Malheureusement, il ratait presque tout à chaque retour dans son ghetto de Dope-sur-Zone, pas très loin en banlieue. Entre ses plongeurs en apnée dans la poudre et ses descentes explosives sur la capitale dignes de figurer dans le livre des records des voleurs à la tire. Des glissades qui se terminaient par un droit d'entrée en cage délivré gracieusement de plus en plus fréquemment. Oh, bien sûr, il n'avait rien du guerrier urbain des temps modernes, ni de l'Indien métropolitain représentant de la nouvelle androgynie sociale et combattante. Il faut même avouer que, quand ça chauffait un peu, il y avait toujours un coin sombre pour l'abriter. Manque de confiance dans la puissance dissuasive de sa carrure plutôt bâtie sur le modèle Slim Fast. Pourtant, il se doutait bien un peu de ce qu'il avait perdu depuis que la mangeuse d'hommes avait entamé les parties nobles de sa volonté, année après année. Envolés en fumée ses plus beaux projets d'arnaqes qui devaient rapporter le Pérou. Une impasse, voilà sur quoi il allait déboucher en mettant le pied dehors. Retour forcé dans une famille branlante, raccommodée par nécessité plus que par réelle affection. Noyée dans le marais du quotidien dans cette putain de cité morose, entre les embrouilles avec tous ces connards de voisins et les provos des lardus²⁷ new-look, à l'américaine, sportifs à mort, complètement blindés aux amphètes et à la coke. Et tous ces potes d'un soir qui te promettent une amitié éternelle dans les vapeurs d'alcool ou pour un demi-gramme de brown. Alors, quoi de plus à gagner, hein ?

²⁷ Flics en argot.

En tout cas, pas grand chose à perdre. Alors qu'aujourd'hui sonne l'heure de la revanche. Il allait rendre les coups. Même ceux qu'on ne lui a pas encore donnés. Pour ne pas crever dans la peau d'un vaincu, comme son père, nulle part chez lui, immigré partout. Le futur, le passé : tout oublier !

En général, quand le maître s'aperçoit que la forteresse des forteresses va céder dans la tourmente, il est déjà trop tard. C'est avant qu'il fallait être capable de mesurer ce lent travail de sape commencé depuis tellement de temps. C'est avant qu'il fallait s'apercevoir qu'un vent de révolte enflait dans le labyrinthe de cette architecture concentrationnaire. Cette mécanique inexorable de la destruction qui avance sûrement, sans pouvoir s'arrêter. Plaisir de détruire comme prétexte à la reconquête des espaces interdits pour mieux gripper le grand broyeur de la machine sociale.

L'après-midi court sur sa fin. La promenade s'étire en longueur, écrasée par la chaleur. Juré, promis : c'est aujourd'hui ou jamais. Et pourtant il y a comme un vague flottement dans l'air, une hésitation de dernière minute. Le relent d'angoisse du coureur de marathon avant le départ. Derrière le mur adossé à la promenade voisine, on entend une espèce de brume sonore qui monte en sursauts. Un murmure sourd enfle et se mêle aux vociférations des haut-parleurs devenus brutalement hystériques.

Y aurait-il du tangage dans les marges ? Le grondement s'affirme, devient plus compact, plus proche, pour finalement éclater en une clameur formidable. Quelque chose ressemblant plus à un cri animal. Soudain, c'est la ruée. Une première porte a cédé. Derrière le grillage, des hordes hurlantes s'en prennent dans un même élan au dernier obstacle qui nous sépare. Il n'y a plus qu'un seul rugissement qui s'échappe de cent gorges : « Un, deux... Han... » Cent bras tendus en un même effort à la limite de la rupture : « Quatre, cinq... » Les deux battants explosent sous la poussée. L'arène est livrée aux fauves. Les matons se précipitent sur les portes d'accès à la cour et les verrouillent encore plus vite que d'habitude : la peur a changé de camp. Il suffit d'ouvrir les grandes portes donnant sur le chemin de ronde intérieur pour avoir accès à toutes les autres divisions rayonnant comme les branches d'une étoile. D'abord essayer de retrouver les clés piquées aux matons pour redonner la liberté aux six mille recalés du système qui attendent dans leurs cellules, chauffés à blanc.

Chacun essaie de s'organiser, de donner du sens à ce retour en pleine lumière, ébloui et suffoqué en même temps par ce trop-plein de liberté tombé du ciel. Profitant de ce léger moment de flottement, deux fous du roi avancent en diagonale comme sur des œufs. Ils en appellent timidement à la raison sans vraiment être convaincus de leur efficacité. Deux magnifiques crabes, des trois-barrettes qui hésitent à mettre le pied hors du court-bouillon. Ils devraient pourtant se rendre compte qu'il y a des moments où le prestige de l'uniforme ne vaut plus grand-chose. Et, en plus, est-ce que personne n'a jamais prétendu que les héros du peuple devaient avoir une gueule de chien de garde ? D'ailleurs, il ne leur faut pas trop de temps pour comprendre qu'ils ne font pas le poids face à

la déferlante : l'instinct de survie a pris le pas sur la fonction. Les maîtres du jeu abandonnent la partie. Pour le moment. Les haut-parleurs s'obstinent encore à cracher leurs ordres devenus périmés : « Réintégrez vos cellules tout de suite... Vous avez cinq minutes pour remonter. »

Dans la cour, il ne reste plus qu'une erreur de la nature en uniforme, croisement improbable entre une armoire comtoise et un ours des Carpates. Un produit de l'inconscience connu autant pour sa grande gueule que pour son direct du droit. Adossé à la porte d'entrée, il essaie de saisir les hésitants qui passent à portée de griffes. Un vrai poète ! Pas longtemps parce qu'il doit bientôt éprouver la dureté des barres de fer récupérées sur le bâtiment. Les premiers coups ne donnent l'impression que de le caresser. Un bruit mat étouffé par ses chairs molles accompagne le martèlement de l'acier. Les bras s'abattent avec une régularité effrayante sur les jambes, le ventre, remontent jusqu'à la tête. Les visages s'allument de rictus haineux. Jusqu'à ce que le monstre mette un genou à terre. Puis l'autre. Il finit par embrasser le goudron chauffé à blanc. Une flaque de sang épouse les contours de son corps. Il ne bouge plus. Deux détonations résonnent dans la cohue. Un nuage métallique monte autour du groupe de vengeurs masqués. Toussant, crachant, la cavalerie profite de la confusion pour traîner par le col ce qui reste de leur collègue. Avant que la porte ne se referme, une grenade lacrymo retourne à l'expéditeur. À l'intérieur, l'air se charge de touffeurs acides, l'atmosphère devient irrespirable. C'est le signal du grand départ, de la fuite honteuse.

Devenu zone interdite, le bâtiment est vidé de la clique matonne. Partis en emportant les clés. Les haut-parleurs se sont définitivement enrôlés.

Qu'étaient donc devenus ces beaux discours sur la contrition, sur la pénitence, sur la dette sociale à payer en échange d'une hypothétique réinsertion ? Jour de deuil pour les archanges de la paix sociale. Les cavaliers de l'Apocalypse sont projetés dans l'arène. Aujourd'hui, la forteresse s'écroule sur sa base, le Code pénal entre les jambes. Aujourd'hui, les proscrits relèvent la tête, pointent leurs doigts vengeurs vers le ciel en insultant tous les flics, tous les juges et tous les matons de la Création. Il n'y a plus qu'un seul muscle qui palpète, plus qu'une seule force aiguillonnée par une volonté insondable. Devant nous, des portes éventrées, des barbelés en berne, plus de grilles et de compartiments en béton étanches. Plus loin, on aperçoit les ateliers, derniers obstacles à des espaces sans limites. Derrière, le vent de la liberté qui souffle autrement que dans les vers des poètes.

Des groupes spontanés se forment. Il y a ceux qui préfèrent s'engager sur le chemin de ronde intérieur pour aller chercher du renfort dans les autres bâtiments. L'émeute doit embraser toute la prison avant que l'incendie ne meure sur lui-même faute de pyromanes. Les autres s'attaquent aux ateliers pour y récupérer des munitions en tout genre : quelque chose à brûler, du matériel à barricades, du dur et du contondant pour assurer les arrières... Encore mieux qu'à la Samaritaine : des bidons d'alcool à brûler de cinquante litres, des

bouteilles de soudure oxygène propane, du butane, du vrai. Enfin quoi, tout ce qui possède un pouvoir détonnant intéressant.

Le pillage commence à prendre sacrément de la gueule. Les gentils organisateurs les plus dynamiques n'attendent personne pour mener leur œuvre de démontage systématique. Les entrepôts de mécanique et les stocks de l'entretien sont évalués rapidement et détournés de leur utilisation pour servir à l'émeute. Les touristes de passage sont impitoyablement balayés par l'ouragan. Plus le temps de réfléchir : il faut se mettre sous les vents portants. À l'écart, les renégats et les hésitants sont châtiés de leur indécision. Un barrage préventif d'un manipulateur de rugbymen empêche toute tentative de remontée dans les coursives.

Dans la cour s'empile un bric-à-brac de chantier. Des chicanes émergent un peu partout, surtout sur les accès réservés aux renforts. Les stocks de linge servent à allumer des feux de la Saint-Jean un peu partout. Des morceaux d'échafaudages, du bois, des outils... Tout ça flambe joyeusement au milieu de la pièce. Dans le hangar, un nuage de gaz compact s'accouple aux vapeurs touffues du plastique brûlé. Deux bonbonnes d'oxygène poussées contre le mur extérieur se vident en sifflant à côté de bouteilles de gaz jetées en tas. À force de se frotter les unes contre les autres comme des molécules d'uranium 232, le gaz entre dans la farandole des flammes et risque bien de satelliser tout ce qui se trouve à cent mètres à la ronde. Mur d'enceinte compris. La cerise sur le gâteau de l'esthétique carcérale. Et plus besoin de jouer à saute-barbelé ou à accroche-hélico. Les perfectionnistes vont même jusqu'à enfoncer des boudins de tissu enflammés dans les robinets de gaz. L'air est saturé de vapeurs irrespirables qui brûlent les poumons. En un instant tout le monde se retrouve à l'extérieur et observe la danse des flammes à distance respectable. Le hangar recrache de gros jets de fumée en volutes serrées par les ouvertures laissées béantes. Un panache de fumée prenant naissance dans les entrailles des ateliers s'élève tel un doigt vengeur : « C'est ici que se tient la fête ! »

Casser. Détruire. Détruire, oui. Par plaisir autant que par nécessité vitale, comme un afflux brutal de sang à la tête. Manquait la viande à faire griller sur le barbecue. Plus loin, juste à côté du sas d'entrée, un camion pénitentiaire n'en finit pas de brûler, tranquillement, l'arrière complètement enfoncé. Même comme bélier improvisé il ne s'est pas révélé efficace. On aura beau dénoncer la qualité en baisse de la production industrielle, mais une porte de prison c'est du 100 % imputrescible et inoxydable. Un des battants de la porte arrière pend par un gond. Les pneus n'en finissent pas de couler en flaques fumantes. La carcasse d'acier hoquette une dernière fois à l'explosion du réservoir.

Deux déflagrations secouent les ateliers presque en même temps, arrachant des vibrations à tout le bâtiment. Une langue de feu lèche de manière obscène le mur extérieur. Mauvais calcul : les gaz n'ont pas été assez comprimés pour libérer toute leur puissance.

Trop d'espace, trop d'oxygène. En tout cas, pas assez pour ébranler les bases du mur d'enceinte ou pour ouvrir une brèche. L'architecte n'a pas mélangé ses doses de ciment à l'aveuglette. Surtout ne pas croire que l'on peut s'improviser *dinamitero* à la mexicaine en cinq minutes. C'est un vrai métier, avec ses procédures, ses exigences et ses contraintes physiques.

Le feu redouble d'intensité et commence à dévorer la couronne des ateliers. Juste ce qu'il faut pour danser la Carmagnole²⁸. Oubliés les coups sournois, les humiliations distillées jusqu'à l'insupportable. Que sonne le réveil des gueux dans les flammes de l'enfer. Loin de la logique des métreurs de bonne conscience, des moralistes et autres prostitués du droit et de la raison. Je garde mon bâton de dynamite derrière l'oreille, bien au chaud. Tout en haut, c'est encore plus beau qu'un coucher de soleil sur le quartier latin, un soir de Mai 68. Fleury vomit des caillots de napalm en fusion comme pour annoncer son agonie.

Les pompiers font une entrée plutôt piteuse par la porte de service et progressent prudemment vers les flammes, assurés sur leur flanc par les gendarmes en tenue de combat. Ils avancent au milieu de tous ces morceaux de prison, entre verre cassé, portes éventrées, carcasses informes, grilles d'acier tordues par une poigne colérique. Vue des toits, la longue file des casques fait penser à un mille-pattes caparaçonné déployant ses dards articulés. Rien ne semble les arrêter : ni les coups, ni les boulons, ni les cailloux, ni les flammes. À les voir passer un par un dans le sas d'entrée, on a l'impression d'avoir à faire à un défilé interminable d'automates à qui on aurait retiré toute volonté. Le premier rang de boucliers organisé selon le principe de la tortue romaine protège les lance-grenades et les fusils déjà prêts à l'emploi. On sent les index nerveux, impatients de titiller la gâchette pour se faire la main sur l'ordure. Les ombres mouvantes des tireurs du GIGN s'agitent sur les toits des ateliers qui nous font face. Ils prennent leurs positions un à un, calculant déjà le meilleur angle de tir, sélectionnant par avance leur future cible. L'assaut ne va pas tarder à être donné, barres de fer contre fusils d'assaut sur fond de règlement de comptes. Combien d'accidents ou de bavures un peu provoquées faudra-t-il comptabiliser ce soir ? L'ordre se paie un coût élevé en ce moment.

D'en haut, je peux voir le grand laminoir de l'ordre se mettre en marche, inexorable et sans faille, avec une force qui ne laisse rien échapper. La haie d'honneur²⁹ des matons est déjà prête pour accueillir les vaincus. Mains derrière la tête pour offrir le maximum d'espace aux coups vengeurs des gaffes. Malheur à celui qui glisse ou qui ralentit la marche. Perdu dans mes cogitations, je ne pouvais pas deviner le point du viseur laser fixé sur ma nuque.

²⁸ *La Carmagnole* est une chanson révolutionnaire datant de 1792.

²⁹ La haie d'honneur en prison (souvent pratiquée après une rébellion des prisonniers) est une pratique consistant à faire traverser les mutins à la file indienne entre deux rangées de matons qui les assènent de coups de poings, de pieds et de matraques.

V

Fleury brûle-t-elle ?

*Hélyette Besse*³⁰

Le rôle de la prison est de remodeler les individus afin de les faire rentrer dans des moules préfabriqués, pour créer des quidams passifs acceptant l'état des choses sans idée de les modifier.

Pour les femmes, en 1984, et probablement encore aujourd'hui à des nuances près, elle visait à façonner des femmes fidèles à l'image traditionnelle : des fées du logis, bonnes épouses et mères de famille. Fleury est alors un étrange pensionnat de jeunes filles, avec des règlements rigides souvent incompréhensibles et des exigences extrêmes. Une tentative de complète infantilisation. On n'y retrouve pas la brutalité des prisons d'hommes, les tabassages y sont rares, la violence y prend des formes plus insidieuses. Le travail de la Pénitenciaire est de culpabiliser les femmes, de leur faire accepter le châiment qui mène à la rédemption. Dedans ou dehors, si la résistance à l'exploitation unit les êtres, refuser le sexisme et la place prévue par d'autres pour elles dans la société trace une sorte de trait d'union entre les femmes. Mais celles qui sont ou qui ont été en prison excitent la curiosité, les fantasmes. Elles sont un peu sorcières et se sentent sœurs.

En 1984, il y avait quatre cent trente-deux pensionnaires et onze bébés à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis pour trois cent dix places officielles. La prison est divisée en quartiers où les détenues sont placées en fonction de critères souvent fantaisistes et arbitraires qu'aucun texte ne prévoit ; seule la directrice en place décide. Groupe A : des détenues récidivistes, mais aussi toutes celles qui travaillent, au service général, à la bibliothèque, à la comptabilité et à la cuisine, qu'elles soient primaires ou récidivistes. Groupe des nourrices : femmes détenues avec leur bébé âgé de moins de 18 mois. Groupe B : avant la visite de Robert Badinter³¹, le groupe s'appelait « S », comme « Spéciales » ; le ministre ayant été choqué par cette dénomination, le groupe a été baptisé « B ». Mais seule l'appellation a changé, les critères de sélection qui y conduisent et le régime appliqué demeurent les mêmes. Au groupe B sont toutes celles dont le mandat de dépôt mentionne le délit de proxénétisme, les transsexuelles, les péripatéticiennes et toutes les détenues soupçonnées

³⁰ Militante d'Action Directe (AD – organisation communiste-libertaire qui a pratiqué la lutte armée entre 1979 et 1987), arrêtée en 1984, elle passera six ans derrière les barreaux.

Sites de soutiens aux militants d'AD :

< <http://nlpf.samizdat.net/spip.php?article84> > ,

< www.action-directe.net/ >

³¹ Ministre de la Justice à cette époque.

d'homosexualité à cause de leur aspect physique ou de leur correspondance, plus quelques politiques, puisqu'il s'agit là d'un isolement partiel. Les femmes parquées dans cette division ne doivent pas rencontrer celles des autres divisions. Il s'ensuit l'interdiction du travail et de diverses activités. Groupe C : des détenues primaires, c'est-à-dire séjournant pour la première fois en prison. Et puis, à l'autre bout de la prison, il y a un bâtiment, le D2, la prison à l'intérieur de la prison. Au premier étage, le D2-E : le mitard, avec ses cellules sans air et sans eau, ses filles qui flippent et qui hurlent, surtout la nuit ! Au rez-de-chaussée, le D2-R. Au mitard, on passe un temps prévu, connu. Au D2-R, on reste un temps indéterminé. Il y fait froid, même en été, comme dans une cave. Le soleil n'entre presque jamais. Il fait sombre, les fenêtres ont un double grillage aux mailles serrées qui usent les yeux et qui font presque hésiter à chercher derrière l'herbe verte ou les couleurs du ciel. Les cours sont petites, sauf une, qui est bétonnée. Les autres avaient un carré de terre au milieu, on pouvait y voir quelques herbes sauvages. Elles ont été bétonnées depuis. En mai 1985, après une révolte violente, chez les hommes surtout, la direction fit peindre en blanc les vitres du couloir donnant sur les cours pour nous empêcher de nous voir. Mesquinerie excessive ! Ici, pas de sport, pas d'étude, pas de travail, aucune activité. Les détenues enterrées en ces lieux n'assistent pas même aux distractions pseudo-culturelles accordées aux autres. On y enferme toutes les filles que notre belle société a déjà secouées ou que l'enfermement a déboussolées, les arrivantes toxicos en manque, et les rebelles, politiques ou pas ; mais les politiques y restent.

Septembre 1984

La prison ressemble ces derniers temps à une énorme cocotte-minute. Nous sommes quelques-unes à l'espérer à renversement, comme celle de la rue des Bons-Enfants³². Il se peut qu'il n'en sorte que de la vapeur, que le feu s'éteigne. Mais la résignation semble se fissurer de jour en jour, les yeux se font complices. Les filles savent que ça va péter ! La grande récré ! Le prétexte détonateur importe peu, nous plaquerons plus tard des motifs raisonnables sur ce ras-le-bol en forme de raz-de-marée. Il faut profiter de toutes les occasions pour obtenir un peu plus d'espace de vie. Mais il n'y a rien de raisonné ou de raisonnable dans ces instants de joie sauvage vécus intensément. Seulement la volonté de briser le rythme du quotidien, d'assassiner la passivité, de vibrer ensemble, de prouver et d'exercer notre force, de nous moquer des matonnes et,

³² Le 8 novembre 1892, l'anarchiste Émile Henry, pose une bombe (une marmite en fonte contenant des explosifs) dans l'usine de la Compagnie des Mines de Carmaux. Le concierge trouve la bombe et la rapporte au commissariat de la rue des Bons-Enfants, à Paris, où elle explosera faisant quelques morts chez la police. Cet évènement inspira une chanson, *La Java des Bons-Enfants*, qu'on attribue à Guy Debord.

un instant peut-être, de leur démontrer que leur petit boulot de fonctionnaire gardienne de moutons peut se transformer étrangement si nous le voulons. Aucune pensée politique cohérente pour nous canaliser, seules les vagues déferlantes de révolte primitive nous emportent. Profiter de la pagaille pour se faire la belle ? Pourquoi pas ? Joli rêve...

03 septembre

La colère gronde chez les primaires ! Trois d'entre elles ont été isolées. La rumeur dit qu'elles sont « contagieuses ». Ici, ça peut vouloir dire qu'elles ont des poux, la gale ou pire. Toutes demandent de quelle maladie sont atteintes les isolées et refusent de réintégrer les cellules après la promenade si elles n'obtiennent pas de réponse. Les filles des autres groupes manifestent leur solidarité en frappant en cadence sur les portes, en jetant des papiers enflammés par l'espace réduit des ouvertures de fenêtres. Des youyous provocateurs et joyeux, des hurlements d'encouragement accompagnent tout ça. Les CRS prennent position autour de la MAF³³, puis y entrent : jets de gaz lacrymogènes, tabassages. Deux détenues sont évacuées vers l'hôpital de Fresnes, d'autres sont traînées au mitard. La rage au ventre, dans les cellules, celles qui n'ont pu qu'être spectatrices promettent : « C'est pas fini. »

Une prison de femmes, même Fleury-Mérogis, rassemble un nombre de prisonnières équivalent à celui d'une petite prison d'hommes. Tous les individus y sont connus. Si très souvent les femmes débute un mouvement de révolte, immédiatement repris par les hommes, les émeutières actives sont peu nombreuses et la forme est plus celle d'une provocation que celle d'une révolution. Est-ce la conscience de leur nombre restreint ou tout simplement parce que la violence physique collective n'est pas un réflexe spontané chez beaucoup d'entre elles ? Ce trait prend-il sa source dans leur passé culturel ? Est-ce positif ou négatif ? Toujours est-il que si des papiers flambent, ce n'est qu'un geste symbolique. Il n'y a pas de bâtiment en flammes dans l'histoire des prisons de femmes. Et pourtant nous avons toutes le désir de détruire ces lieux qui nient la vie, nous séparent de tout ce et ceux que nous aimons, et peu à peu nous collent à la peau et nous transforment en mutantes asociales.

³³ Maison d'Arrêt des Femmes.

*04 septembre :
toutes ensemble au mitard ! Nous sommes toutes des
meneuses !*

La colère s'est généralisée. Les coups des CRS et les filles au mitard pour vingt jours, dont dix avec sursis, ont embrasé les esprits. Dans presque tous les groupes, les filles refusent de rejoindre les cellules. Évidemment, le groupe des nourrices rentre avec les enfants. Les travailleuses ont peur d'être déclassées. Les tabassages d'hier ont refroidi quelques velléitaires. Au troisième appel, les plus craintives acceptent de rentrer. Mais leurs cris et le vacarme survolent encore plus celles qui restent. À l'heure du repas, elles lancent par les fenêtres les boulettes infectes distribuées ce soir, écrasées dans du pain, accompagnées de bouteilles d'eau expédiées de la même façon. Pour une fois, nous les trouvons excellentes. Il fait un peu froid et les petites laines atterrissent, sympathique attention de celles qui ne sont pas restées avec nous, craintives mais solidaires !

Dans les cours, quelques murs sont escaladés pour rejoindre les copines et certaines grimpeuses atteignent les toits. C'est pas facile. Un entracte fantastique, une immense provocation, entre rêve et réalité, pourtant bien dans le présent ! Nous rions et nos rires n'ont pas le même son que les autres jours ! Personne ne veut plus rentrer. Les filles enfermées regrettent de ne pas être dehors. Cris, chants, cabrioles, danses. Une page du temps volée à la prison. Des instants entre parenthèses entre ciel et terre. Nous communions dans les cris modulés comme ceux des oiseaux et répercutés par toutes à l'infini. Des chants révolutionnaires s'apprennent et se répètent, les paroles s'inventent. Il semble que la collectivité créée ce soir ne soit pas fissurable. Nous n'avons pas besoin des mots usuels. Nous vivons dans une bulle. Nous savons qu'elle peut éclater à tout moment, mais nous rêvons dans sa rondeur et ses couleurs chatoyantes. Une fraternité nouvelle est née aujourd'hui. Demain sera un autre jour.

Mais nous conserverons au fond de nous ces moments privilégiés qui nous unissent à travers le temps. Pourtant, malgré la fête, l'excitation, la joyeuse pagaille, le bruit, la volonté de clamer que nous sommes des êtres humains, que la prison n'est qu'une enclave dans la société et non une planète d'extraterrestres, par-delà les difficultés à surmonter pour parvenir à ces moments de confrontation et leurs implications dans le futur immédiat ainsi qu'à plus long terme, nous ne faisons qu'attendre les CRS. Comme les manifestants qui occupent une ambassade, une ANPE, ou un lieu public et symbolique quelconque. Comme les ados qui cassent les vitrines et attendent les flics pour jouer à cache-cache, fuir, lancer des pierres et éventuellement - c'est la part de danger incluse dans le jeu - se faire matraquer, tabasser, peut-être même arrêter.

On cherche jusqu'où on peut aller et on tente d'aller plus loin. Ici, il n'y a pas d'alternative. À 19h30, un hélicoptère survole la prison. La tension monte. Nous savons que les CRS suivront. Nous nous regroupons. Mais les chants ne

cessent pas. Les filles à l'intérieur hurlent plus fort, mais commencent à penser qu'elles ont eu raison de rentrer. Les CRS entourent la prison, puis rentrent par toutes les portes donnant sur les chemins de ronde... Remake de la veille en plus grand et en plus long. Une sorte de ballet bizarre. Une force haineuse du côté des hommes, une provocation exaltée du côté des filles galvanisées par le face-à-face. Aucune tentative de conciliation ou de négociation n'est envisagée, ni par les uns ni par les autres. Les hommes cognent, hurlent, casques et boucliers en avant, jusqu'à ce que le chef ordonne le repli. Les filles résistent et tentent de se défendre. Dans la confusion, de vieux comptes entre gardiennes et détenues se règlent à coups de poing. Une fille dira plus tard avoir entendu un gradé crier : « Ne frappez pas », avant de recevoir un coup de matraque. Enfin, les prisonnières regagnent les cellules où les plateaux scandent : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat. »

Pour saccager la prison, il faut que l'action démarre de l'intérieur des bâtiments. Il faut ligoter ou terroriser une matonne et s'emparer des clés. Le refus de monter en cellule, c'est une émeute, pas une mutinerie. Les cours nous appartiennent. Nous pouvons même passer les murs si nous n'essayons pas d'escalader ceux d'enceinte. Si nous ne tentons pas de briser les portes qui mènent à l'extérieur, nous pouvons circuler librement dans ce *no man's land* momentané. Le temps que la direction comprenne que nous ne rentrerons que par la force, que l'hélicoptère appelé survole les lieux et estime le nombre de CRS nécessaire à faire cesser la fête. Une émeute, pour le pouvoir en place, n'est qu'un signal d'alarme. Au bout de quelques heures, voire de quelques jours, ceux qui se sont permis de réagir sont écrasés. Plus tard, peut-être, fera-t-on des promesses de réformes en affirmant benoîtement que cette révolte était inutile, néfaste même à des projets de modifications depuis longtemps envisagés. Mais aucune amélioration n'a jamais été acquise autrement que par la lutte de ceux qui sont concernés. La solidarité des autres est la bienvenue, elle accompagne notre combat. En prison comme ailleurs.

Échos (je ne l'ai pas vu de mes yeux, mais on me l'a raconté) :

- Mme Ezrhaty, qui est responsable au ministère de la Justice de la condition pénitentiaire et qui est arrivée après la bataille, s'éloigne de la prison entourée des directeurs et des éducateurs. Elle se retourne et, regardant la fumée et la poussière s'élever des pierres grises sous la lueur de la lune, elle s'extasie : « C'est féérique ! » ;

- le nouveau directeur, précédemment à la Santé³⁴ et sous-directeur de l'École Nationale de l'Administration Pénitentiaire [ENAP], a été cueilli à chaud par la révolte. Les CRS sont entrés à la MAF en même temps que lui. Les revendications collectives l'intéressent peu. Il veut recevoir une à une toutes les détenues ayant participé au mouvement. Constatation étonnée :

³⁴ La maison d'arrêt de la Santé est une prison parisienne située dans le XIV^e arrondissement.

« Malgré des revendications aussi étonnantes que le droit au fume-cigarette et au cirage vert (!), la différence marquante avec les prisons d'hommes, c'est qu'ici la délation n'existe presque pas. » Bravo les filles !

05 septembre : la grève des plateaux

Au mitard, nos compagnes refusent les plateaux-repas. Nous décidons de faire de même. Et la bouffe retourne à la cuisine. Cela dure huit jours, jusqu'à leur sortie du mitard. La méthode de la grève des plateaux ou, plus radicale, celle de la grève de la faim, est nettement moins exaltante que l'émeute ! Moins ludique surtout. Les armes sont toujours à double tranchant, en prison plus encore, et leur choix très réduit. Cette lutte a un côté automutilation, un côté chantage, plutôt déplaisant. Il semble ridicule de dire à l'Administration pénitentiaire, et à la Chancellerie : « Si vous ne prenez pas nos revendications en compte, nous nous laisserons mourir de faim ! », en sachant bien qu'elles ne s'en soucient guère. Mais les luttes en prison n'ont-elles pas un peu toutes la même couleur, y compris l'émeute et la prise d'otages ? Dans ce monde clos, emmuré, grillagé, qui, à la moindre alerte, est survolé par les hélicoptères et investi par les CRS, toute lutte est une gageure ! La seule issue, c'est « la belle » ! Toute autre solution est piégée, reconnaît l'autorité et la légalité, n'est qu'une demande d'application de la loi, ou de grâce. Au mieux un appel à la réforme. Coincés dans nos contradictions, nous ne pouvons pas renoncer aux améliorations du quotidien. Nous sommes toujours partants pour les paris stupides et tenter l'impossible est un jeu que nous aimons. Ici, la résistance est la seule façon de survivre si nous refusons de perdre notre identité.

La grève de la faim

Cette lutte se veut spectaculaire. Elle compte sur le désir d'un ministre de la Justice, voire d'un Premier ministre, de ne pas paraître exagérément inhumain ; ce qui est aléatoire. En 1974, Michel Poniatowski ³⁵ fait tirer sur les détenus en colère. Dix ans plus tard, Robert Badinter autorise l'extradition des prisonniers politiques basques, les peines de prison sont de plus en plus lourdes, les libérations conditionnelles inexistantes.

La différence entre les régimes pénitentiaires ne dépend pas toujours de l'habituel gauche-droite au pas duquel nous avons l'habitude de marcher. Pourtant, on ne tire plus sur les détenus révoltés, sauf s'ils tentent de s'évader, et la peine de mort est abolie. Malgré ce qu'on peut en dire, ce n'est pas peu !

³⁵ Ministre de l'Intérieur à cette époque.

Ceux qui préfèrent la mort rapide choisissent le suicide. Ce n'est pas rare en prison, même lorsque les peines ne sont pas très longues. La prison est mortifère à court ou à moyen terme. La « mort lente », comme le proclamait la banderole des camarades du groupe Otage ³⁶ devant Fleury-Mérogis en ces jours de 1984, a été instituée depuis que la prison existe ; elle est collée à elle. On ne la supprimera qu'avec elle... Enfin, cette sorte de mort lente.

Le fait d'agir collectivement, même pour ce non-acte qu'est une grève de la faim, est stimulant. Cela anéantit l'aspect « exemplarité non-violente » ; il ne reste que le combat commun. La faim disparaît rapidement et la présentation du chariot fumant et fleurant la cuisine, rite quotidien pour tenter notre odorat, donne bientôt la nausée. On glisse lentement vers l'inconscience. Le temps s'écoule, que l'état de faiblesse grandissant ne permet plus de calculer. Plus tard, de temps en temps, des éclairs de lucidité : « C'est con de mourir volontairement en prison dans un combat immobile. » On s'accroche. Enfin, lorsqu'on est sur le bord de la vie, on nous offre les miettes brillantes de nos exigences, nous en promettant éventuellement d'autres pour plus tard. Et comme nous avons envie de vivre, nous les dévorons en nous disant que les promesses ne seront pas tenues mais que nous recommencerons. Ensuite, les miettes accordées sont reprises en grande partie et, au fil du temps, il faut de plus en plus d'attention et d'énergie pour ne pas se faire manger soi-même par le quotidien anthropophage de l'enfermement.

Cette grève, lancée par cinq militants révolutionnaires d'Action directe incarcérés, commence le 15 septembre. Le 25 septembre, lorsque je suis transférée en urgence de la MAF de Fleury à l'hôpital de Fresnes, six détenues s'y rallient par solidarité, avec des revendications très proches. En même temps, trente prisonnières refusent leur plateau pendant deux jours. Ce mouvement fait boule de neige. À Fleury, six cent trente-six hommes sont en grève de la faim. D'une prison à l'autre, avec des revendications différentes mais gardant des points communs, la grève, fixe ou tournante, s'étale.

À Tours et à la Santé, une militante et un militant anti-impérialistes se sont associés au mouvement, dès le 25 septembre, en précisant qu'ils ne sont pas membres d'Action directe ; ils réclament le statut politique ³⁷.

³⁶ Groupe anti-carcéral lillois qui produisait un journal du même nom et faisait une émission de radio « Accusés levez-vous » dans les années 1980-1990.

³⁷ [Note d'Hélyette Besse] Celui-ci était accordé jusqu'en 1981 aux militants politiques et aux espions dépendant de la Cour de sûreté de l'État qui réglait les infractions « de nature à nuire à la Défense nationale et aux relations de la France avec l'étranger, celles contre la sécurité et la paix intérieure, c'est-à-dire les attentats et complots contre l'autorité de l'État, ou tendant à troubler l'État par le massacre et la dévastation, la formation de bandes armées, les mouvements insurrectionnels, les atteintes à l'intégrité territoriale de l'État, etc. ». Si des circonstances atténuantes étaient admises, des peines de détention pouvaient être substituées à la peine de mort. Celle-ci était exécutée par fusillade. Lors des arrestations, la garde à vue était de six jours. Les perquisitions et les saisies pouvaient avoir lieu en dehors des heures dites légales. Pendant leur détention préventive, les inculpés étaient regroupés dans une

Réclamer le statut politique, n'est-ce pas demander d'être regroupés sur une île déserte, surveillés et encadrés, où nous pourrions concocter en vase clos des théories applicables dans un futur hypothétique à une population devenue presque inconnue ? Préparation d'une révolution mort-née. Être un individu politisé, avoir œuvré avec d'autres dans le but de démystifier et de démontrer qu'agir dès aujourd'hui est une possibilité offerte à tous ceux qui ont une volonté révolutionnaire, ça n'est pas un titre à faire graver sur nos cartes de visite. C'est une réalité qui peut être camouflée, niée, ou défigurée, mais qui demeure. Nos actes et nos comportements dans le passé en sont le témoignage. La place des révolutionnaires est dans la société et non dans une tour, qu'elle soit d'ivoire ou de béton. Prisonniers sociaux ou politiques, enfermés par la même prétendue justice. Tous hors-la-loi, derrière les mêmes murs, avec une conscience plus ou moins claire de ce qui nous a jetés dans ces cages, de ce monde que certains veulent transformer, dont d'autres veulent exploiter les failles et d'autres encore n'ont fait que subir les plus misérables des travers.

Ce monde, nous en sommes issus et en conservons les tares à des degrés divers. Tous contre l'isolement, pour le droit de voir et de discuter avec ceux qui nous sont les plus proches. Tous contre l'existence même de la prison surtout, mais ceci est une autre histoire qui demande réflexion et volonté comme elle implique analyse et bouleversement de cette société, entraînant le changement de l'homme de la rue lui-même... ou bien est-ce au contraire lorsque l'homme de la rue aura changé que le monde sera différent ?

Cette grève de la faim de 1984 et beaucoup d'autres depuis n'ont apporté aucun changement en ce qui concerne le statut politique et les deux militants anti-impérialistes qui le réclamaient ne l'obtinrent pas. Les grèves de la faim individuelles ou celles de quelques individus impliqués dans une même affaire

division spéciale. Mais les militants d'une même organisation n'en bénéficiaient pas moins du droit de réunion et tous avaient des parloirs quotidiens d'une heure minimum.

Un condamné pouvait être soumis au régime politique non seulement si l'infraction commise était de nature politique, mais aussi s'il avait été condamné pour un crime de droit commun par la Cour de sûreté, saisie du délit en raison du mobile politique de l'acte. De la même façon, pourtant condamnés par des tribunaux de droit commun, certains prisonniers pouvaient également être soumis au même régime en raison du caractère politique de leur mobile.

La grève de la faim des détenus condamnés et des prévenus révolutionnaires en 1971 fut à l'origine de la reconnaissance du statut politique à un certain nombre de prisonniers. Cette « conquête » pénitentiaire a disparu. Nous ne pouvons qu'être satisfaits de la suppression de la Cour de sûreté de l'État par les socialistes en 1981. On nous a alors inculpés d'association de malfaiteurs. Au début prévue pour les bandes organisées qui sévissaient dans les campagnes à la fin de la Révolution, cette inculpation fut utilisée contre les organisations anarchistes, non hiérarchiques, ayant pour but la propagande par le fait. Aujourd'hui, elle sert pour tous ceux qui préparent ou exécutent des actes hors la loi en commun. Depuis quelques années, l'accusation de terrorisme est apparue, les délits restant de droit commun. On a gommé l'existence de prisonniers politiques. Mais, rebelles, capables de généraliser et de concrétiser les révoltes individuelles, de conscientiser les détenus, ils méritent l'isolement jusqu'à leur départ en maison centrale. Non regroupés, mais isolés.

sont courantes en prison. Mais les jeûnes collectifs sont rares. Surtout de cette ampleur ! Le dernier a eu lieu en janvier 1978. Il regroupait les prisonniers et prisonnières qui luttait pour l'abrogation des Quartiers de Haute Sécurité³⁸.

24 octobre 1984

Fin de cet épisode des luttes en prison. Ce mouvement de révoltes multiformes a duré cinquante jours. En mai 1985, une violente mutinerie éclate à Fleury-Mérogis chez les hommes ; les bâtiments brûlent. Elle est reprise par les femmes, plus discrètement.

Un jour d'octobre 1984, à Fleury-Mérogis, Yamina demande audience au directeur de la MAF. Elle attend de longues heures devant une porte. Mais elle n'est pas reçue.

Elle est fatiguée par cette grève de la faim qu'elle a commencée il y a quelques jours. Perturbée par sa sortie prochaine, exaspérée par cette attente vaine. Que s'est-il passé ? Quel a été le déclencheur de cet acte sans retour ? Personne ne le dira jamais ! Le soir, dans une cellule surpeuplée où dorment trois autres détenues sans doute assommées par les fioles colorées de neuroleptiques largement distribuées chaque soir et qui promettent une longue nuit où l'on oublie le lieu et le temps qui passe, Yamina se pend. Personne n'a rien vu, rien entendu.

Son nom restera attaché pour toujours à cette grève de la faim qui l'a peut-être tuée.

³⁸ Les Quartiers de Hautes Sécurités (QHS) étaient des quartiers de sécurité renforcée où les détenus étaient séparés jours et nuits. Supprimés en 1982 suite à de nombreuses luttes de prisonniers, ils feront leur réapparition sous un autre nom : les Quartiers d'Isolement (QI).

Annexe à Fleury brûle-t-elle ?

Exemples de doléances exprimées par les détenus de différents établissements pénitentiaires lors du mouvement de 1987.

A la MAF de Fleury-Mérogis :

Non à l'isolement D2-R et au groupe B ;
Non aux extraditions de Basques et d'autres ;
Regroupement des prisonniers politiques basques ;
Droit de visite pour les ex-détenues à leurs amies encore emprisonnées ;
Solidarité avec les militants d'Action Directe ;
Reconnaissance de leur identité politique ;
Droit au regroupement par affinités.

A Fleury, chez les hommes :

Parloirs libres sans sélection des visiteurs ;
Arrêt de la censure ;
Non aux tabassages et aux autres châtiments ;
Commission d'enquête sur les morts ;
Non à l'isolement ;
Solidarité avec tous les détenus en grève de la faim.

A Fresnes (la MAF n'y existait pas encore) :

Solidarité avec tous les détenus en grève de la faim ;
Enquête sur les morts suspectes ;
Parloirs libres d'une heure ;
Abolition des fouilles ;
Abolition des passages à tabac ;
Non à la censure ;
Respect des races et des religions ;
Assouplissement dans l'attribution des libérations conditionnelles et provisoires ;
Non à l'isolement.

A Loos :

Parloirs vraiment libres ;
Pas de discrimination ni d'exclusive pour les visiteurs ;
Abolition de la censure ;
Création de lieux de vie entre détenus avec des personnes extérieures à la prison.

A Amiens :

Non au mitard ;
Non aux brimades et aux tabassages ;
Pour une commission d'enquête concernant les pratiques fascisantes du personnel pénitentiaire.

A Muret :

Contre les mauvaises conditions de détention ;
Contre les salaires de misère.





“ Nous voulons qu'une équipe de FR 3 entre dans la prison... Nous voulons exposer nos revendications à la presse... Oui, j'assume l'entière responsabilité des événements ! Je m'appelle X [il dit son nom] et je revendique l'entière responsabilité !... Quoi ?... Si je contrôle la situation ?... Mais, monsieur, on ne contrôle pas les gens désespérés ! On ne contrôle pas le désespoir ! [Clameur d'approbation des désespérés]. ”

[Mutinerie de la Centrale de Saint-Maur, 1987]



Grignoble / (St)-é, octobre 2010
anti-copyright, photocopillage, diffuse!